This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

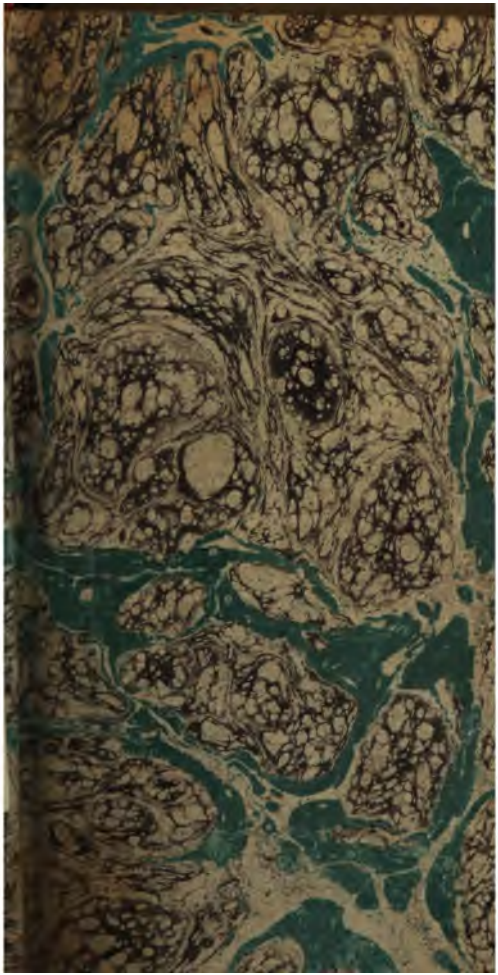
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 159 J. 25



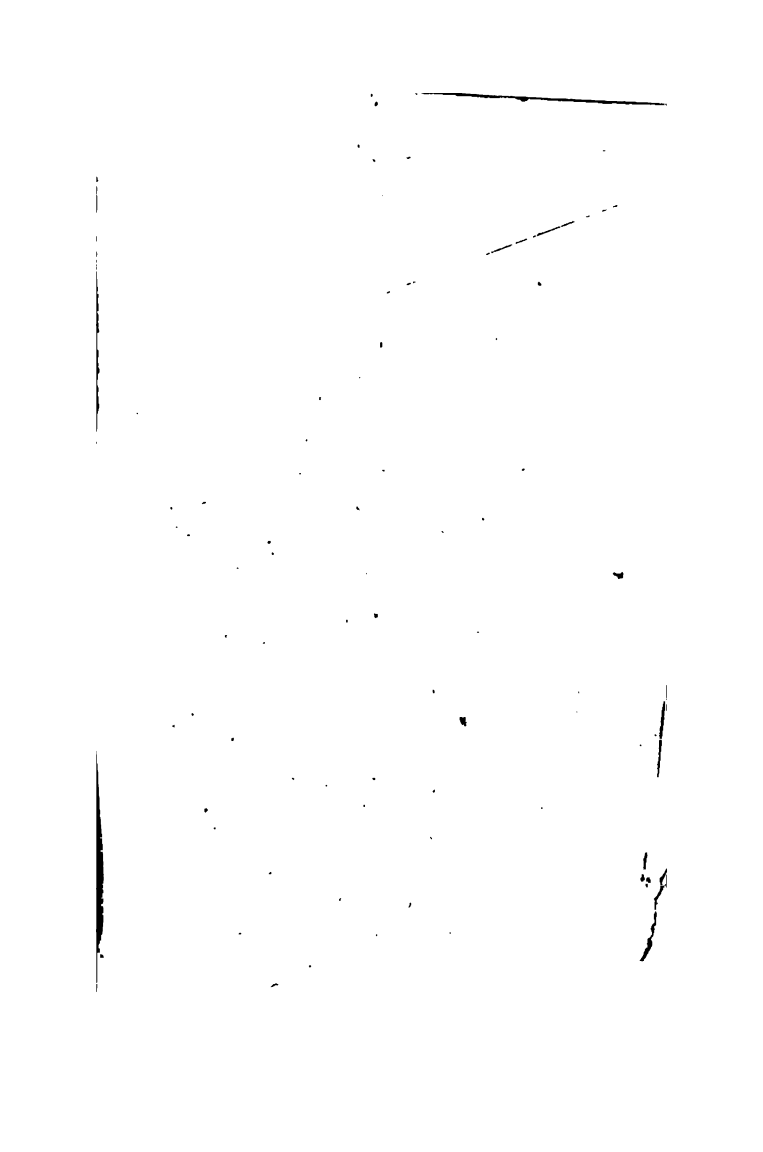
CONTES

EN PROSE ET EN VERS.

T. III.

Oh ça, Mesdames les glisseuses,
S'écria-t-il à haute voix;
Venez, venez, par S.t François,
Je suis au fait de la glissade.... Page 17.

Oh çà, Mesdames les glisseuses,
S'écria-t-il à haute voix;
Venez, venez, par St. François,
Je suis au fait de la glissade.... Page 17.



CONTES

EN PROSE ET EN VERS,

SUIVIS

DE PIÈCES FUGITIVES

ET DU POÈME D'ERMINIE;

PAR E.-F. LANTIER,

AUTEUR DES VOYAGES D'ANTENOR.

Avec trois Gravures.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Imp.-Lib. rue Hautefeuille, n°. 20.

AN IX. (1801).

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

CONTES

EN PROSE ET EN VERS.

LE DÉJEUNER,

CONTE.

Oui, l'occasion a des ailes,
Elle s'enfuit rapidement;
Mais croyez-moi, bergers fidèles,
Il est toujours un bon moment.
La pudeur veille au cœur des belles;
C'est un dragon fier et jaloux;
Mais par bonheur un sommeil doux
Ferme par fois ses deux prunelles.
On ne peut pas veiller toujours;
Profitez-en sans vains discours,
Osez être un peu téméraire:
Car après tout que risque-t-on?
On risque tout lorsqu'on diffère;
Vous allez voir si j'ai raison.

Damon soupirait pour Mélite;
Depuis un mois son cœur brûlait;
Mais c'est en vain qu'il sollicite,

Hélas ! à peine on l'écoutait.
Pendant un mois être inflexible !
Le trait est fort, dit un plaisant.
D'accord, monsieur, mais cependant
Vous conviendrez qu'il est possible.

En vain Damon de ses soupirs
Fatiguait l'écho solitaire ;
En vain aux pieds de sa bergère,
Maigre d'amour et de désirs,
Il consumait sa vie entière :
Soupirs et pleurs, tout était vain.

Mais enfin le marbre se brise,
L'airain fléchit sous notre main ;
Et la beauté, quoi qu'on en dise,
N'est ni de marbre ni d'airain.

Damon aux pieds de son amante,
L'œil triste, embrassant ses genoux,
La presse d'une voix touchante
De lui donner un rendez-vous.
Mélite était bonne et facile,
Son amant se désespérait ;
La vertu la plus difficile
Ne voit souffrir qu'avec regret.

— Eh bien ! demain, je suis trop bonne,
Avec moi venez déjeûner ;
Je crois que je n'aurai personne ;

Mais gardez-vous d'imaginer
Que c'est, sous l'air d'un déjeûner,
Un rendez-vous que je vous donne.

Déjà la nuit, du haut des airs,
Développait son voile sombre,
Et les amours blottis dans l'ombre,
Déjà repeuplaient l'Univers.
Tout plein de sa bonne fortune,
Damon dans son lit s'agitait,
Il accusait les cieux, la lune,
Et le soleil qui retardait.
Mais le jour brille, l'heure sonne,
Il vole enfin d'un air vainqueur.
Un dieu vivement l'aiguillonne,
Et l'espérance à l'air flatteur,
Déjà lui tresse une couronne.

Mélite à peine en ce moment,
Au demi-jour qui vient d'éclore,
Entr'ouvrait son œil languissant.
Le vermillon qui la colore,
Fruit du repos et du désir,
L'ornait, l'embellissait encore :
C'était Vénus, c'était l'Aurore
Sortant du palais du plaisir.
Elle s'éveille, elle médite,
Et son amant qui s'enhardit,
Était déjà près de son lit.
A cet aspect, tout interdite,

Elle se plaint, gronde, rougit;
Mais la rougeur bientôt s'efface,
Le désir reste, et la raison
Du criminel obtient la grâce :
Quand on est seul, se fâche-t-on?
Dans cette alcove solitaire,
Régnait le silence et l'amour;
Tout auprès veillait le mystère
Tempérant les rayons du jour.
Sous un mouchoir que l'œil caresse,
On soupçonnait un sein charmant;
Le lin docile qui le presse,
Par deux contours s'arrondissant,
De ce sein alors palpitant,
Offrait la forme enchanteresse.

Mais que faisait ce beau Paris?
Belles, pardonnez si j'hésite.
Vous rougirez si je le dis,
Et vous plaindrez notre Mélite.
Damon se tait, et ne fait rien.
Enfin il parla de la sorte;
Vous allez voir s'il parla bien,
— Où suis-je? Quel feu me transporte?
Que de beautés! que de fraîcheur!
Telle on nous peint la jeune Flore,
Ou de Psiché l'air enchanteur.....
— Laissez, monsieur, la métaphore,
Vous me traitez avec fadeur.

LE REPENTIR,

CONTE.

Quel cœur honnête et quelle ame sensible
N'a quelquefois, pendant le cours paisible
De son printemps, vers le soir d'un beau jour,
Suivi Vénus dans le temple des Grâces !
Qui n'a jamais abandonné les traces
De son devoir, et caressé l'amour !
Ce n'est pas moi : j'ai connu la tendresse ;
J'ai bien aimé ; mais, loin de m'en vouloir,
Dieux tout-puissans, prolongez ma jeunesse,
Et j'aimerai du matin jusqu'au soir !

Tel fut le sort de la comtesse Aurore :
Les doux plaisirs composèrent sa cour,
Belle, sensible, et plus aimable encore,
On l'adorait ; elle aimait à son tour.
Mais le remords, tyran de la faiblesse,
La peur d'un dieu de ses décrets jaloux,
Enveloppa d'un voile de tristesse
Le soir d'un jour qui fut d'abord si doux :
Elle pleurait, Magdeleine touchante,
De ses péchés le charme empoisonneur,
Et des plaisirs dont l'image présente,
Malgré ses vœux troublait encor son cœur.
Avint un jour, c'était la Pentecôte,

Qu'aux Théatins prêchait un grand docteur ;
Tout était plein ; et la vieille bigote
Et la coquette et cent chefs à calotte,
Crossés, mîtrés, appelés monseigneur,
S'amoncelaient dans la nef et le chœur.
A ce sermon notre aimable dévote
Vint un peu tard : il fallut par malheur,
Pour la placer, déranger bien du monde.
Lors un brutal, que lucifer confonde !
Crie : eh morbleu, laissez, messieurs, laissez
Cette catin. Cette ame douce et belle
Soudain répond : si vous la connaissez,
Monsieur, si bien, priez le ciel pour elle.

LA PRÉSENCE D'ESPRIT,

CONTE.

Au quartier du Marais, pays des bonnes ames,
Des bons maris, des bons bourgeois,
Et même encor des bonnes femmes;
Pays où cocuage habite quelquefois,
Même souvent, mais se cachant dans l'ombre,
Sur la pointe des pieds se glissant doucement,
Ne marchant point le nez au vent,
Comme à la cour, où gâté par le nombre,
Et l'accueil empressé des gens d'un si grand ton,
Monsieur se croit l'enfant de la maison.

Or donc de ce marais trois jeunes citoyennes,
Un beau dimanche au retour du printemps,
Voulurent s'égayer, et respirer aux champs
Le parfum des zéphirs et leurs douces haleines.
Le valet de Cloris, le fidèle Jeannot
S'en va chercher le fiacre, il arrive aussitôt.
On s'embarque et l'on part: la joie, on peut m'en croire,
Les bons mots et le rire éclataient à plaisir.

Allans, venans, et la blonde et la noire,
Tout était critiqué : partant il est notoire
Que l'on s'amusait fort : critiquer c'est jouir.
Mais que la joie est chose bien chanceuse !
La fortune a trahi Scipion et César !
Le galant Phaéton de la troupe joyeuse
Au gré de ses destins abandonnant son char,
S'approcha de si près d'une ornière perfide
Que la main de l'hiver avait approfondi,
Que la roue avançant, et tournant dans le vide,
Fut au fond du fossé chercher un point d'appui.
Voilà le coche à bas, et voilà nos femelles,
Poussant des ah, des cris, à vous fendre le cœur.
Pour elles cependant n'ayez aucune peur ;
La chute fut heureuse : et c'est le sort des belles :
Mais par un accident qu'on ne prévoyait pas,
Nos déesses avaient leurs trois têtes en bas,
Et les jambes en l'air sortant par la portière
Qui venait de s'ouvrir, on ne sait trop comment.

Les gens instruits savent parfaitement
Que tout corps pèse et tend au centre de la terre :
Or les jupons soumis aux mêmes loix,
Laissent à découvert, entraînés par leur poids,

Des trésors que jamais on ne montre à Lorette.
Le dieu du jour, dit-on, pour la première fois,
Vit, dans tout leur éclat, une peau blanche et nette,
Et six globes qu'auraient adorés les trois rois.
Cloris au désespoir d'étaler à la vue
Les superbes contours d'une face inconnue,
S'écrie, en frémissant, Jeannot, mon cher Jeannot,
Cache le mien : — Lequel est-ce, madame?
Je ne le connais pas. — Le plus blanc.... Le grand mot!
Comme il peint la pudeur et l'ame d'une femme!

LA RECONNAISSANCE,

CONTE.

Vous connaissez madame Hortense,
Ses grands yeux noirs et sa pudeur :
Voici le fait, messieurs, silence,
Je vais conter avec candeur.

Cette beauté sensible, au sortir de l'enfance,
Aux piéges des plaisirs abandonna son cœur :
Le jeune Armand parut, et bientôt sut lui plaire.
De ce pas au second, le chemin n'est pas long.

Or un beau jour, oui très-beau, le fripon
Au fond d'un bois riant et solitaire,
Cueillit d'amour la rose printannière.
Eût-il tort ou raison ? Ce n'est pas mon affaire,
Mais les plaisirs ont le destin des fleurs.
Las ! il fallut se quitter tout-à-l'heure.
Quoi se quitter ! O revers ! O douleurs !
Armand gémit, Hortense pleure ;
On jure de s'aimer, toujours, jusqu'au trépas ;
Puis l'on s'embrasse, et l'on s'embrasse encore.

Qu'il est dur de quitter ce que le cœur adore !
Si je n'en suis pas mort, c'est que l'on n'en
meurt pas.

Armand courut aux plaines de Bellonne,
Contre l'Anglais déployer sa valeur ;
Hortense au retour de Pomone,
Des chaînes de l'hymen lia son jeune cœur.
Mais comment le mari trouva-t-il la bergère ?
Très-neuve, aussi pure qu'un lis,
Chaste comme l'agneau qui suit encor sa mère.
Comment cela se peut-il faire ?
Je ne sais ; demandez à messieurs les maris.
Enfin tout est au mieux : pendant qu'on fait la
guerre,
Hortense en paix avec toute la terre,
Retournait quelquefois aux bosquets de Paphos ;
Et du mari l'étoile débonnaire,
Lui donnait tous les ans quelques amis nou-
veaux.

Les parques cependant déroulent leurs fuseaux,
Et le char du soleil va son train ordinaire.
Vingt fois le Sirius avait doré Cérès,
Lorsqu'Armand dans un cercle apperçoit une
belle,
Dont les yeux noirs, la démarche, les traits,
Lui rappellent Hortense. O ciel ! Est-ce bien
elle ?

Hortense !

Hortense ! il ne se trompait pas ,
Quoique le temps du bout de l'aîle ,
Eût en passant défleuri ses appas.
Ravi de la rencontre , aussitôt il s'avance :
Madame , lui dit-il , j'ai le bonheur je croi ,
D'être connu de vous ? — De moi ?
Je n'ai pas cet honneur. — Pardon , la ressemblance.....
C'est pourtant là sa taille , ses grands yeux.
Il tourne autour , regarde , approche , observe mieux ,
Et toujours plus reconnaît son Hortense.
— Pardon , madame , ou j'ai perdu le sens ,
Ou dans un bois , vous aviez quatorze ans ,
J'avais l'honneur de vous..... Vous m'entendez peut-être ?
— Eh oui ! monsieur , je vous entends :
Appelez-vous cela connaître ?
On connaîtrait par trop de gens.

LES GLISSEUSES,

CONTE.

Oui la confession, n'en déplaise aux Calvins,
Est chose nécessaire au salut des humains.
Il faut un frein pour retenir les ames,
Pour tous nos grands messieurs, pour leurs petits amis,
Il en faut un, oui sur-tout pour les femmes,
Sans quoi je plaindrais les maris.
La douce Agnès qui doit, la veille d'une fête,
Aux yeux du père Antoine ouvrir son jeune cœur,
Sur les bords du plaisir s'arrête :
Car comment avouer à ce rude censeur
Qu'on a commis le péché malhonnête !
On en mourrait de honte, et la honte retient :
Vous allez en juger par ce conte chrétien.
Devers le temps qu'après un jeûne austère
Aux mortels amaigris on permet de souper,
Que le pasteur d'Admète, au centre de la sphère,
D'un rayon plus direct commence à nous frapper,
Trois novices d'amour, Doris, Églé, Corinne,

Voulaient, selon la loi, purifier leur cœur,
Et laver leurs péchés dans la sainte piscine.
Un point les tourmentait : comment au confesseur
Révéler une faute, hélas ! bien naturelle,
Qui fait tant de plaisir, mais tache un peu l'honneur ?
L'avouer net pour une belle
Est un supplice sans égal.
Le péché serait doux, si l'on pouvait le taire ;
Mais le moment était fatal ;
Pâques pressait : on rêve, on délibère,
On n'imaginait rien. Eglé pleurait, disant :
Il valait mieux ne pas le faire.
Corinne s'irritait contre le téméraire
Qui si bien sut profiter du moment.
Doris enfin trouve un expédient :
Ecoutez : nous dirons au père Boniface,
Sans rien développer, que nous avons glissé ;
Il est bon homme, et, sans autre préface,
Il nous délivrera nos patentes de grâce.
Avec transport l'avis fut embrassé.
Celle qui le donnait y passa la première.
Après avoir conté rapidement
Tous les menus détails qu'on nomme peccadilles,
Péchés, faute de mieux, communs aux pauvres filles :
Père, dit-elle en rougissant,

Sur l'herbe j'ai glissé. — Vous êtes-vous fait
mal ?
— Non du tout. Admirant cette rare innocence,
Le révérend reprit d'un ton de sapience :
Glisser n'est pas un crime capital.
Je vous absous : pour votre pénitence
Vous direz le *Credo*, de plus un chapelet ;
Allez, vivez toujours comme vous avez fait.

La seconde survient et débite sa chance :
Puis avec un soupir et le regard baissé,
S'accuse aussi d'avoir glissé.
Le papelard riait à l'ombre de sa grille,
Surpris pourtant de voir tant de candeur
Et de simplicité dans le cœur d'une fille.
Et deux. Ma bonne, va sans peur,
Dirent-elles à la dernière ;
Ce bon humain de confesseur
N'a jamais vu que son bréviaire.
Elle y vient donc, et fait le même aveu.
Oh, oh, dit le pater, ceci m'étonne un peu.
Quoi, parbleu, tout le monde glisse !
Ou là-dessous il est quelque malice,
Ou je ne suis qu'un sot : le père avait raison,
Comme vous savez tous. — Oh, çà, dit-il, ma
chère,
Rendez un peu cette énigme plus claire ;
Par ce mot de glisser, parmi vous, qu'en-
tend-on ?

— On veut faire de l'exercice,
On se promène ; il survient un amant,
On veut s'enfuir, en courant le pied glisse,
On tombe, je ne sais comment.
Le caffard, à ces mots, plein d'une sainte rage,
Hors du sacré boudoir alonge son visage,
Serre les dents, arrondit ses gros yeux,
Et voit d'un regard furieux
Ses pénitentes amoureuses
Qui, sur leurs deux genoux, l'air humble et triste encor,
Répétaient leur *Confiteor*.
— Oh çà, mesdames les glisseuses,
S'écria-t-il à haute voix,
Venez, venez ; par saint François,
Je suis au fait de la glissade.
Grand dieu ! quel confesseur maussade !
Il fit rougir ces trois enfans :
Il fallut revenir aux pieds du cénobite,
Tout avouer, jurer de réprimer ses sens,
D'exiler les amours et leur aimable suite,
Et d'attendre l'hymen pour cueillir ses présens.
On promit, on jura par le Dieu qu'on adore,
Puis on s'en fut ; et, chacune en marchant,
Pour l'oublier songeait à son amant.

Allez en paix, aimables sœurs de Flore ;
Et puissiez-vous, dans le siècle suivant,
D'avoir glissé vous confesser encore.

LA FAUSSE PEUR,

CONTE.

Que du plaisir la route est dangereuse !
Qu'il est aisé de glisser sur ses bords !
Ils sont charmans : là, la terre amoureuse
Couvre son sein des plus riches trésors ;
Là, sur des fleurs la volupté repose,
L'illusion caresse le désir ;
Mais le réveil détruit ce lit de rose,
Et sur ses pas conduit le repentir.
Mais aux messieurs de notre académie,
A nos esprits laissons ces grands discours,
Et racontons simplement les amours
Du beau Lindor, de l'aimable Célie.
Las ! à ce nom quel doux saisissement !
Célie était la plus jeune des Grâces,
Vive, légère ; et toujours sautillant,
Son joli pied à peine, en le foulant,
Sur le gazon imprimait quelques traces :
Tel est l'oiseau qui voltige en marchant.
L'heureux Lindor aimé de cette belle,
Gémit pourtant dans le sein du bonheur ;
Qu'y manquait-il ? Rien qu'une bagatelle,
Que nous nommons la suprême faveur.
Hélas ! pourquoi faut-il donc à nos ames

Que la nature ait attaché des sens ?
L'amour n'aurait que d'innocentes flammes,
Des plaisirs purs : quel bonheur pour nos dames
Qui craignent tant les désirs des amans !

Célie aimait, et de son doux printemps
Son cœur, sans doute, éprouvait l'influence ;
Mais la pudeur, cet instinct de l'enfance
Qui peint son front d'un rouge intéressant,
Mais dont l'éclat s'use insensiblement,
Gardait le gîte où niche l'innocence.

Dans ce temps-là, sous des cieux inconnus,
L'hiver fuyait. Le mois cher à Vénus,
Le front orné d'une rose nouvelle,
Épurait l'air ; la tendre Philomèle
Par ses chansons annonçait les beaux jours,
Et le zéphyr balancé sur son aile,
Au fond des bois éveillait les amours.
Célie alors et le père et la mère,
Le petit frère avec le précepteur,
Volent aux champs : c'est là qu'est le mystère,
L'occasion, au sourire enchanteur ;
Là, des vrais biens coule la source pure ;
Là, notre cœur, plus près de la nature,
S'ouvre au désir, appelle le bonheur.
Lindor obtint, après longue prière,
Et vingt refus qui finirent enfin,

La clé d'un parc, asile clandestin,
Où le plaisir vivait en solitaire.
Il promit bien qu'il saurait le chemin.
Or le voilà qui vient le lendemain.
Qui fut surpris? Ce fut la bergerette;
Vraiment sitôt, on ne l'attendait pas :
Mais par bonheur elle était là seulette,
Quand tout-à-coup il vole dans ses bras.
On le gronda; mais il se justifie.
On l'essuya, car il avait bien chaud.
En l'essuyant, cependant on oublie
Qu'il faut gronder; le cas n'est pas nouveau.
O vous censeurs, vous sauvages Lucrèces!
Concevez-vous les transports, les caresses
De ces amans, leurs entretiens si doux?
Eh non! vos cœurs repoussent la nature:
Fuyez, fuyez, la Naïade murmure,
Et les amours pâlissent de courroux.

Déjà Lindor, tout brillant d'allégresse
Et de désirs, le regard plein de feu,
Serrait la main de sa belle maîtresse,
Puis s'approchait, et puis encore un peu,
Puis demandait, d'un air soumis et tendre,
Un seul baiser; et tout en demandant,
Il le prenait; on voulait se défendre;
Mais ce qu'on veut, on le fait rarement.
Le frais tissu d'une gaze légère,
Enveloppait les lis d'un sein naissant;

Je ne sais pas comment se fit l'affaire,
Mais le mouchoir disparut à l'instant.
Mille baisers couvrirent tant de charmes :
Célie émue, on le serait à moins,
Le repoussait, priait, versait des larmes,
Larmes d'amour si douces sans témoins.
Et son amant, quelle ardeur quand on aime !
Des yeux, du cœur, dévorait ses appas,
Ne parlait plus, et déjà, dans ses bras,
La sœur d'amour devenait Vénus même :
Quand tout-à-coup, des bords de l'horizon
L'orage approche, étend son orbe immense ;
Le jour pâlit, un bruit sourd et profond
Roule dans l'air, et redouble et s'avance ;
L'éclair, la foudre a frappé le vallon ;
Et l'habitant garde un morne silence.
Soudain la nue ouvre ses vastes flancs,
L'onde se presse, et s'échappe en torrens.
A ce fracas, cette beauté touchante
Tremble, frémit ; colombe gémissante,
A deux genoux, elle implorait les cieux :
« C'est mon péché, c'est mon crime, dit-elle,
» Pardon, grand Dieu, je ne le ferai plus ;
» Oui, je mourrai toujours chaste et fidelle » ;
Et son amant affligé de ses pleurs,
La consolait, appaisait ses terreurs,
De tout ce bruit lui dévoilait les causes ;
Et pendant que la foudre éclatait,
Son œil fripon parcourait, caressait

Un sein sans voile, où s'élevaient deux roses.
Mais le bruit cesse, et le flambeau des airs
Brille déjà sur la voûte azurée :
Le rossignol, reprenant ses concerts,
Rappelle aux bois la bergère éplorée.
Célie enfin respire, ouvre les yeux,
Cherche Lindor, le voit, et rassurée
Se laisse aller dans ses bras amoureux.
Eh bien, dit-il, tu vois, l'orage passe,
Le jour renaît plus pur, plus radieux.
Va, jouissons, quand tout nous est propice :
Si chaque fois qu'on cueille un fruit d'amour,
Le ciel tonnait, nous verrions nuit et jour
Sur notre tête un beau feu d'artifice.

LA DÉVOTION ITALIENNE,

CONTE.

Dans le pays charmant où le pieux Enée
Vint terminer enfin ses courses et ses pleurs,
Où la religion triplement couronnée
Voit encore à ses pieds des flots d'adorateurs,
Vivoit la belle Aline, au cœur simple et docile,
Brûlant d'un amour pur pour Marie et Jésus,
Sans relâche observant quatre-temps et vigile,
Et couvrant son beau corps d'os sacrés et d'agnus.
L'hymen l'avait liée au seigneur Fabius,
Triste époux que le temps marquait de son empreinte,
D'ailleurs très-peu dévot : de-là plus d'une plainte,
Et cent sujets de dispute et d'humeur.
De Pékin à Paris, de Paris jusqu'à Rome,
Il n'est qu'un seul moyen d'adoucir la rigueur
D'un nœud aussi bizarre, et ce moyen se nomme
Le droit de cocuage : il est, dit saint Jérôme,
De toute antiquité : les rois y sont soumis :
Il fut imaginé pour consoler les femmes ;
On le lève, dit-on, sur messieurs les maris ;

Et l'on assure que nos dames,
Douces d'ailleurs, sensibles à nos vœux,
Sont sur ce point sans indulgence.
L'époux d'Aline, en conséquence,
Le payait comme un autre, et n'en dormait que
mieux.
Un soir d'été lorsque dans le silence
La déesse des nuits voilant le front du jour,
Sur son trône d'argent paisiblement s'avance,
Amenant sur ses pas le mystère et l'amour,
Aline sous l'abri du plus doux des bocages,
Dont la lune n'osait percer la profondeur,
D'un amant adoré recevoit les hommages:
Il étoit à ses pieds, demandait son bonheur,
Et l'obtenait enfin de faveur en faveur;
Quand tout-à-coup le son d'une cloche voisine,
Retentit dans le bois : O ciel ! ô doux Jésus !
S'écrie alors la scrupuleuse Aline,
Arrêtez, arrêtez, on sonne l'*Angelus*.

L'AUMONE,

L' AUMONE,

CONTE.

Conteurs, parleurs, écoutez la morale
Dont en passant je veux vous régaler :
Vous avez tous la fureur sans égale
De raconter, de parler pour briller :
Chacun de vous, sans doute, est très-habile ;
Mais l'amour-propre est un ami trompeur ;
Tel nous endort qui se croit beau diseur.
L'art de parler n'est pas chose facile ;
Il faut esprit, mémoire, jugement.
Mais, dites-vous, j'ai tout cela, vraiment.
Je le croirai, quand vous saurez vous taire.
Mais vous, monsieur, qui voulez tout régler,
Vous contez bien : — moi, c'est une autre affaire,
Mon médecin m'ordonne de parler.
Or écoutez si cela peut vous plaire.

Un amateur des fêtes de Cypris,
Dans l'âge heureux où la troupe légère
Des ris, des jeux, vole sous nos lambris,
Du doux plaisir suivait le cours facile,
Avec ardeur moissonnait dans ses champs ;
Et dans les bras de la jeune Lucile,

L'homme de Dieu, dès qu'il avait l'argent
Venait chez moi : d'un zèle charitable
Il ordonnait un souper excellent ;
Bon feu, grand vin, du Cap, de Frontignan,
Point de témoins, l'amour servait à table :
On ne pouvait, monsieur, regardez-moi,
De votre argent faire un plus doux emploi.
Aussi le père, en cette sainte orgie,
Je dois l'aveu de cette vérité,
Ne manquait pas de boire à la santé
Du petit saint et de sa bonne amie.
La belle alors termina son récit.
Damis s'en fut, dit-on, tout interdit.
Le tour est bon, l'on aurait pu m'y prendre.
Mais je voudrais que l'on me dît ici,
Dans quel couvent ce moine put apprendre
A vivre ainsi des sottises d'autrui ?

TOUT SE DECOUVRE,

CONTE ORIENTAL.

Le naturel, me disait un savant,
Je ne sais trop de quelle académie,
Malgré l'effort d'un travail vigilant,
Malgré la voix de la philosophie,
Ne change pas, se trahit brusquement,
Dès que de lui l'on approche l'amorce:
Tel un rameau que courbe un bras puissant,
Abandonné se relève avec force.
Il a raison: j'ai lu dans Richardet,
Auteur profond, connu de nos Lucrèces,
Que Ferragus, qu'un saint zèle embrasait,
Qui se fessait, entendait plusieurs messes,
Et qui voulait, il n'importe à quel prix,
En ligne droite aller en paradis,
Dès qu'à dix pas il flairait une femme,
Ou belle ou non, soit en robe ou corset,
Crac aussitôt le ressort s'échappait,
Et cent démons s'emparaient de son ame.
Hommes, animaux, un peu moins, un peu plus,
Nous sommes tous comme saint Ferragus.
Mais je m'égare; et pendant que je cause,
Phébus descend du palais du midi.

Déjà le dieu, par Vesper adouci,
Peint l'horizon d'un beau couleur de rose ;
Le temps me presse, ainsi donc je poursuis.
Voici le fait : vers les bords du Bosphore,
Je serai long, je vous traite en amis,
Un vieux sultan se portait bien encore
Lorsqu'il testa ; mais la Parque et le temps
Ouvraient déjà, sous les pieds du monarque,
Le gîte où vont esclaves et sultans;
Ou, pour parler en termes plus savans,
Il s'approchait de la fatale barque
Qu'Abel, je pense, a passé le premier;
Je ne sais trop qui sera le dernier.

Le testateur, par un long codicile,
Et donne, et lègue aux trois princes, ses fils,
Un petit coffre où cent bijoux de prix,
Depuis un siècle avaient leur domicile;
Mais ordonnant, on ne sait trop pourquoi,
De ne l'ouvrir qu'après qu'un beau convoi,
Garni d'imans, d'abbés de toute espèce
En faux-bourdon aurait chanté la messe,
Et qu'on l'aurait enterré comme un roi.
Après cela, n'ayant plus rien à faire,
Il rendit l'ame à son dieu Mahomet,
Et fut au ciel par la route ordinaire,
Où cent houris lui versent le sorbet.
Les deux aînés, princes d'un vrai mérite,
Du papa roi suivent la loi prescrite;

Mais le cadet, élève d'Harpagon,
Le cœur ému, pressé de convoitise,
Court aux bijoux, les prend en trahison,
Puis tout joyeux il retourne à l'église,
Chanter l'office avec dévotion.

Les héritiers, radieux d'espérance,
S'en vont d'abord après le *Requiem*,
Devant témoins visiter leur écrain.
On l'ouvre, ô ciel ! ô surprise ! ô vengeance !
Le coffre est vide, et l'on regarde en vain.
Jugez du bruit : on soupçonne, on s'écrie,
On délibère, et l'on parle à la fois.
Enfin pourtant, au travers de cent voix,
Le gouverneur de la grande écurie,
Esprit subtil, ouvre un avis prudent.
Princes, dit-il, mandez le parlement.
Cette cour-là, quoi qu'en dise l'envie,
Pourrait ici montrer du jugement.
L'avis passa, l'ordre part sur-le-champ;
Le parlement, selon l'antique usage,
Sur des mulets, arriva gravement.
Rangé qu'il fut, un conseiller savant
Fit le rapport, sans trop de verbiage.

Se lève alors le premier président,
Homme d'esprit et d'une rare étoffe,
Qui, sous l'ampleur de son lugubre étui,
Osait avoir l'ame d'un philosophe,

Tant la raison se propage aujourd'hui !
Messieurs, dit-il, ici rien ne m'étonne,
Qui vit long-temps, voit beaucoup d'attentats.
J'ai vu le vol, dans nos brillans climats,
Et chez le peuple, et souvent près du trône.
Mais permettez qu'avant de hasarder
Un seul soupçon, et de rien décider,
Je vous raconte une petite histoire;
Elle est unique, et vient à très-propos.

Jadis vivaient, aux bords de la mer Noire,
Deux vrais amans, chers encore à Paphos.
Noble candeur, feux délicats, constance,
Désir timide, amour, soins ingénus,
Furent toujours, ainsi que l'espérance,
De leurs deux cœurs les hôtes assidus;
Mais les parens, père, mère, oncle, tante,
Gens mal venus à la cour de Cypris,
Contrariaient les désirs de l'amante,
Ne voulaient point qu'elle épousât Zilblis:
C'était le nom du galant personnage.
Il était pauvre; alors c'était l'usage,
Le dieu de l'or était le dieu des cœurs.
Je vous étonne: autre temps, autres mœurs;
Mais rien ne doit étonner l'œil du sage.
De plus encor, malgré ses pleurs touchans,
On va l'unir des nœuds de l'hyménée
Avec Derback, dont, depuis soixante ans,
Dame Clotho filait la destinée,

Riche au surplus comme quatre traitans.

Au noir chagrin abandonnant son ame,
Azélima pleurait sa douce flamme,
Pleurait Zilblis, son amour, ses vertus;
Lui de sa part s'affligeait encor plus :
Ses pleurs coulaient aux pieds de son amante;
L'air gémissait des sons de sa douleur.
Que la pitié, que sa flamme est pressante !
Combien d'amans lui doivent leur bonheur !
Azélima, par sa voix entraînée,
Jure à Zilblis, par l'amour et l'honneur,
D'aller chez lui le jour de l'hyménée,
Dès que la nuit, si propice aux amans,
Aurait tendu ses voiles bienfaisans,
Pour lui céder cette fleur fortunée,
Ce lis si pur qu'on ne doit qu'à l'amour.
Il arriva ce jour, ce triste jour.
Azélima, de roses couronnée,
Sur un fauteuil de damas cramoisi,
Reçut, pendant toute l'après-dînée,
Les complimens du parent, de l'ami,
De son voisin, de sa femme Rénée,
Qui, ce jour-là, brillait comme un rubis.
La nuit enfin vint clorre la journée,
Trop lente, hélas ! pour le pauvre Zilblis.

Bien s'attristait aussi sa douce amie,
Qui, l'œil au guet, épiait le moment

D'aller trouver, fidèle à son serment,
Celui qu'elle aime encor plus que sa vie.
Mais son époux, avide de cueillir
Les fleurs d'un champ devenu son partage,
Pria madame, au nom du doux plaisir
Et de l'amour, dont elle était l'image,
D'avoir pitié de son nouveau tourment,
Et de monter dans son appartement.
Que faire, hélas! obéir et se taire.
Elle monta. Tôt d'une main légère,
Monsieur Derback prend son bonnet de nuit,
Met un ruban de couleur de cerise,
D'une eau d'œillet parfume sa chemise,
Et tout brûlant se jette dans son lit.
Mais sa moitié fait d'abord sa prière;
Longue elle fut plus qu'à son ordinaire:
Et puis va, vient, revient plus lentement.
— Hâtez-vous donc: livrez-moi tant de charmes;
Je suis en feu: le plaisir vous attend,
Point de réponse: elle est sans mouvement,
Quand tout-à-coup un déluge de larmes
Vient inonder deux globes arrondis,
Ornés chacun d'une rose vermeille.
Que j'aimerais à voir de pareils fruits,
Dans mon jardin suspendus à ma treille!
D'un tel début monsieur Derback surpris,
Se lève et dit: Y songez-vous, madame?
Si cet hymen excitait vos douleurs,

Vous auriez dû m'ouvrir plutôt votre ame ;
Et m'épargner cette scène de pleurs.
A ce discours, Azélima confuse
Laisse échapper un triste et long soupir.
— Je vous entends, madame, ou je m'abuse ;
Je viens trop tard, veuillez en convenir :
Quelque rival, plus heureux que fidèle,
S'est avant moi logé dans votre cœur.
De tout mon sang je paierais son bonheur ;
Mais je vous crois aussi sage que belle ;
Ainsi daignez, madame, avec candeur,
Me confier les erreurs de votre âge :
Du nom d'époux n'ayez aucun ombrage ;
Derback n'est rien : il n'est que votre ami.

Azélima, par ces mots rassurée ;
Lui conte alors, baissant un front rougi ;
Comme elle aimait, comme elle est adorée
Du beau Zilblis, comme elle a consenti,
Voyant son ame au désespoir livrée,
D'aller le joindre au milieu de la nuit,
Pour consoler sa fidelle tendresse,
Et lui céder d'amour le premier fruit.
— Vous avez fait une telle promesse ?
— Il est trop vrai : soit bon cœur, soit faiblesse,
Il s'affligeait, je ne puis voir souffrir.
— Elle m'étonne un peu, je le confesse.
Eh bien, madame, il faudra la tenir ;
Pourvu du moins que la reconnaissance

D'un nœud plus doux puisse un jour nous unir,
Et que ce soit l'unique complaisance
Que vous aurez pour le galant Zilblis.
Azélima, d'une ame pénétrée,
Le lui jura par les saints du pays.
Alors Derback : Qu'heureuse est la contrée
Qui, dans son sein, porte de tels maris !
Pour réprimer, tromper la médisance,
Vieille bégueule à la langue d'airain,
Prend sa moitié, la conduit en silence,
Et sans lumière, en bas jusqu'au jardin;
Puis doucement au bout de l'avenue,
Ouvre un guichet qui donnait sur la rue,
Puis d'un baiser lui donne la faveur,
En lui disant bon soir et bon voyage;
Puis du sommeil vint chercher la douceur.
Quoi ! dormit-il? Vous en doutez, je gage :
J'en doute aussi : mais, en homme d'esprit,
Il se disait : Je vois ce qu'il m'en coûte,
Je suis cocu dès la première nuit;
Mais au marché je gagnerai sans doute,
Pour une fois j'en serai quitte ici :
Qui n'est cocu qu'une fois dans sa vie,
A mon avis, n'est cocu qu'à demi.
Il a raison; et si je me marie,
Ma foi j'abonne au même prix que lui.
Mais revenons à notre voyageuse
Que nous laissons dans la rue à minuit :
Heureusement elle n'est pas peureuse,

Et

Et de Vénus l'étoile la conduit.

Je dois vous dire, à moins on perd la tête,
Que, dans le trouble où flottaient ses esprits,
Elle sortait en bel habit de fête,
Le cou chargé de perles et rubis.
Elle marchait, allait et vîte et vîte,
Sans rien entendre, ou voir autour de soi,
Quand un voleur, non pas de ceux qu'on cite
Dans le beau monde, et qui parlent au roi,
Mais de ceux-là que pend dame Justice,
Pour nous prouver qu'elle sait son métier :
Or, ce voleur qui guettait son gibier,
Oyant marcher, le long du mur se glisse,
Puis fond sur elle, ainsi que le vautour
Fond sur l'oiseau de la mère d'amour.
Quel froid mortel, quelle frayeur soudaine
Glaça les sens de notre jeune Hélène,
Au noir aspect de ce hideux coquin !
Mais du voleur peignez-vous la surprise,
Alors qu'il voit une beauté bien mise,
Ayant joyaux sur la tête et le sein,
De quoi garnir une châsse de saint.
Saisi, frappé d'une si belle vue,
Il la regarde, hésite, s'applaudit,
Demande ensuite, encor tout interdit,
Par quel hasard elle est là dans la rue,
A pied, sans guide, au milieu de la nuit?
Azélima, d'un ton plein d'innocence,

Raconte alors ses nœuds mal assortis,
Ses premiers feux, sa promesse à Zilblis,
De son époux la rare complaisance,
Comme elle allait porter dans ce moment
Son pucelage à son fidèle amant.
L'habit, dit-on, ne fait toujours le moine,
L'état non plus, on s'y trompe souvent :
Moi-même ai vu, non sans étonnement,
Un érudit sous l'habit d'un chanoine.

Notre brigand, tout à travers l'horreur,
Le noir tissu d'une méchante vie,
Etait humain ; quelques restes d'honneur
Germaient encor dans son ame flétrie.
— De votre époux j'admire le grand cœur ;
Il est sublime, et je lui porte envie ;
Mais c'est trop peu, dit-il, de le vanter,
Dans ses vertus je prétends l'imiter.
Sans nul effroi poursuivez votre route.
Prenez mon bras pour plus de sûreté.
Tous mes pareils, quoique belle sans doute,
N'auraient pour vous tant de civilité.
Azélima, fille très-bien instruite,
Le remercie et sourit de son mieux ;
Puis, s'appuyant sur son bras vigoureux,
Au cher Zilblis va faire sa visite.
Dès qu'elle fut au logis du galant,
La porte s'ouvre, et son guide la quitte,
En lui tournant un bout de compliment.

Le beau Zilblis, sur son lit solitaire,
Dans ce moment gémissait étendu;
Le doux sommeil fuyait de sa paupière,
Et de longs pleurs, dans sa douleur amère,
Sortaient du fond de son cœur éperdu.
Déjà l'espoir était loin de son ame,
Quand tout-à-coup il voit devant ses yeux
Le tendre objet dont la beauté l'enflamme :
— Eh quoi ! dit-il, c'est vous ! vous dans ces lieux !
— Oui, oui, c'est moi qui, pour vous trop sensible,
Viens m'acquitter du vœu fait à l'amour;
Je suis à vous. — O ciel ! est-il possible !
Mais votre époux? — C'est le héros du jour.
Elle lui conte alors son indulgence,
Et ses bontés qui vivront dans son cœur;
Sans oublier les soins, la complaisance,
L'honnêteté du généreux voleur.
L'amant surpris de ces traits de grandeur,
Frappé de voir deux ames aussi belles,
Sent dans la sienne un mouvement d'honneur,
Qui lui disait : Tiens, voilà tes modèles !
Sois magnanime et sublime comme eux.
— Vous m'apprenez d'étonnantes nouvelles :
Dans ce récit, tout est miraculeux.
Un tel exemple est fait pour me séduire;
Allons, madame, oubliez mon délire;
Malgré mes vœux et mes félicités,

A votre époux je vais vous reconduire,
Sans recueillir le fruit de vos bontés.
Daignez me suivre. Il dit, baisse la vue,
Et part soudain : Azélima le suit,
Ne parle pas, et beaucoup réfléchit.
On arriva : la belle fut rendue
A son mari, sans qu'amant ou filoux
Eussent ravi quelqu'un de ces bijoux.

Or, maintenant c'est vous que j'interroge,
Princes; lequel est plus digne d'éloge,
Ou le voleur, ou l'amant, ou l'époux?

L'aîné répond : C'est le mari, sans doute;
De ses rivaux l'effort est moins puissant :
Céder sa femme ! oui, c'est là ce qui coûte !
Le second dit : Moi, je tiens pour l'amant :
Facilement on peut prêter sa femme
Pour un seul jour : l'année a trois cents nuits;
Mais qu'il est dur de refuser sa dame !
Faveurs d'amour sont bien d'un autre prix !
Pour le voleur, messieurs, je me déclare,
Dit le coupable, il les surpasse tous :
Car, avec l'or, dans notre siècle avare,
Honneurs, plaisirs et femmes sont à nous.

Le président, à ces mots, l'interpelle.
— Prince, du vol vous devez être instruit :
Convenez-en; c'est une bagatelle;

Vous aimez l'or, et l'or vous a séduit.
Le prince alors, pris dans son propre piége,
Avoua tout ; on se tut, on sourit :
De tout sultan c'est là le privilége.

LA VIE
DE
CHARLES MICHAULT.

Virtus,
Nec sumit aut ponit secures,
Arbitrio popularis aurœ.
HORACE.

S'il l'on veut bien m'apprendre ce que l'homme,
Les animaux, dont il se dit le roi,
Font ici bas, j'irai le dire à Rome,
Non pas au pape, et l'on sait bien pourquoi.

Charles Michault, pour le bonheur du monde,
Reçut le jour vers la fin de l'été,
D'André Michault et de dame Raimonde,
Digne moitié, dont la fidélité
Et les vertus embaumaient à la ronde
Tout le quartier qu'on nomme la Cité.
Lorsque Michault eut reçu la nouvelle
Que du Seigneur la bonté paternelle
L'avait rendu père d'un beau garçon,

Peu s'en fallut que toute sa raison
Ne s'écoulât, comme l'eau fugitive
S'enfuit alors qu'on ouvre la cloison
Qui la tenait enchaînée à la rive.
Son allégresse était d'autant plus vive,
Que cet enfant n'était pas attendu,
Du moins sitôt ; car sept mois d'hymenée
Avaient suffi pour mûrir le tissu
De ce beau fruit, doux présent de l'année.

Telle une rose, à l'abri des autans,
Éclôt, déjà de grâce couronnée,
Et son essor devance le printemps.

L'enfant reçut, avec l'eau du baptême,
Qui nous arrache aux griffes du démon,
Le nom Charlot, vieux nom d'un vieux système ;
Que s'il fût né dans nos jours de raison,
On l'eût nommé Pompée ou Cicéron.
Il s'annonça, dès sa plus tendre enfance,
Comme un prodige et d'esprit et de sens ;
Il ânonnait de ces mots si charmans,
Que les voisins, les amis, les parens,
Tous s'étonnaient de tant d'intelligence :
Aussi vraiment de toute la maison,
De la grand'mère, et d'Annette Suzon,
Vieille servante, il était les délices ;
Papa Michault en était presque fou.

Et la maman ! quels soins ! quels sacrifices !
Elle courait de son fils à Joujou
Son petit chien, les comblait de caresses ;
Et l'un et l'autre épuisant ses tendresses
Sur deux objets également chéris :
— A ces transports réponds d'un doux souris,
Heureux enfant ! et reconnais ta mère !

Mais hâtons-nous, évitons que l'ennui
N'exhale ici sa vapeur somnifère ;
Suivons Charlot dans le cours exemplaire
De ses travaux, avançons avec lui.
Dix ans au plus composaient son bel âge,
Qu'il dévorait déjà son alphabet ;
Toujours ardent et toujours à l'ouvrage,
Ronde et bâtarde à douze il crayonnait ;
Comme Barême à quinze ans il chiffrait ;
Car ses parens, gens nullement frivoles,
Se gardaient bien de nourrir son esprit
Du jargon grec, d'un latin qui vieillit,
Et de l'histoire et d'autres fariboles.
André Michault, doué par le destin
D'un grand bon sens, d'une tête profonde,
Dans son comptoir, la balance à la main,
Avait pesé les vrais biens de ce monde.
Il avait vu que, chez les bons Gaulois,
L'or devenait la déité suprême,
Que la vertu, l'honneur, la gloire même,
Auprès de l'or étaient légers de poids ;

Qu'on avait beau nous vanter la sagesse,
Qu'un savant pauvre était plus sot cent fois,
Qu'un sot doré des mains de la richesse.
Aussi, dit-on, son fils avait encor,
Dans le filet, sa langue embarrassée,
Qu'en bégayant il demandait de l'or.
Le magasin était son vrai lycée.
Là, dès que l'aube ouvrait en souriant
Au dieu du jour sa brillante carrière,
Jusqu'à cette heure où, déjà languissant,
Au sein des mers il plonge sa lumière,
Il débitait la toile et le basin;
Savait déjà, d'un air doux, patelin,
Mentir le prix, et jurer par saint Pierre,
Qu'à ce prix-là l'on y mourait de faim.
Même l'on dit que d'une main agile,
En mesurant la toile qu'il vendait,
Un pouce ou deux sur l'aune il dérobait.
Mais l'excuser est chose très-facile;
Il croyait faire en cela son métier.
Tel un héros qui ravage la terre,
Pille l'argent du bourgeois, du fermier,
Et prend ses vols pour un droit de la guerre.
Charlot d'ailleurs était homme de bien,
De ses devoirs suivait les loix austères,
Se rappelait qu'un tendre et doux lien
Nous unit tous, que les hommes sont frères.
Ce mot est beau, très-en vogue à présent,
Et cependant, sous vingt clefs tutélaires,

A vos voisins cachez bien votre argent.
Déjà Michault voyait naître l'aurore
De ses beaux jours ; déjà venaient d'éclore
Autour de lui les doux enchantemens,
L'amour, ses jeux ; mais, trop faibles encore,
Leurs traits glissaient sur son cœur et ses sens :
Tels, quand Borée a mis un frein de glace,
Chez le Batave, au vaste cours du Rhin,
Des jeunes gens glissent sur la surface
Des flots durcis sans entr'ouvrir son sein.
Mais par malheur quand notre cœur sommeille,
D'un œil furtif près de lui l'amour veille.

Non loin du gîte où le jeune Michault,
En travaillant, coulait sa vie obscure,
Croissait à l'ombre un charmant arbrisseau,
Que de ses dons décorait la nature.
Ce jeune objet, modelé sur l'amour,
Comme sa mère, avait le nom d'Aurore ;
Titon pour elle aurait fait plus encore,
Il eût vieilli dès le milieu du jour.
Douce, timide, un rien faisait éclore
Sur ses beaux lis le feu de la pudeur :
A tout le monde elle aurait voulu plaire,
Non par orgueil, mais par bonté de cœur.
Malgré cela, telle était sa frayeur ;
Elle n'osait ni parler, ni se taire,
Ni regarder sans changer de couleur.

Le dix du mois où Bacchus se colore,

Michault joyeux, paré comme un bijou,
Se promenait dans le parc de Saint-Clou,
Avec sa mère et le charmant Joujou,
Quand tout-à-coup il vit ou cru voir Flore,
Psyché, Vénus, tout l'olympe à la fois.
Vous devinez, c'était la jeune Aurore,
Que poursuivaient, des yeux et de la voix,
Vingt céladons, nobles fils de bourgeois,
Beaux jeunes gens armés d'effronterie.
Ils sont passés, de la chevalerie,
Ces jours brillans où l'amour et l'honneur,
La politesse et la galanterie,
Étaient unis au don de la valeur!
Michault troublé, d'un pas lent et timide,
L'œil enflammé, suit cet objet charmant,
Et s'extasie, et soupire en marchant.
Herschel ainsi suivait d'un œil avide
L'astre nouveau, qu'un tube audacieux
Lui découvrait dans l'abîme des cieux.

Muse d'Homère! aimable enchanteresse!
Inspire-moi. Jadis, dans tes beaux jours,
Tu célébras les héros de la Grèce;
Je chante, moi, Michault et ses amours.

Charlot, rentré sous le toit de son père,
Presse sa couche, et, cherchant le sommeil,
Trois fois s'endort, et trois fois le réveil
Chasse le dieu qui fermait sa paupière.

Mais cependant la déesse des nuits
Avait plié sa robe ténébreuse,
Et le travail appelait à grands cris
Des fils d'Adam la race paresseuse.
Charlot s'habille, et, d'un pas incertain,
Pâle, abattu, descend au magasin ;
Il s'occupa, comme à son ordinaire,
Mais à dîner l'appétit lui manqua,
Potage, fruits, à rien il ne toucha.
Amour ! amour ! que ta coupe est amère !
Mais quand Vesper, montant sur l'horizon,
Eût suspendu les soins de la journée,
Dans ce moment, où la ville entraînée,
Court admirer le Moine, Agamemnon,
Madame Angot, ou la Folle Journée,
Le fils d'André courut vers la maison
De son amante, et là, dans son délire,
Baise les murs, et leur parle, et soupire.
Il ne voit point l'idole de son cœur ;
Mais il voyait sa porte et sa fenêtre,
Et cet aspect l'enivre de bonheur.
Beaux jeunes gens, vous en rirez peut-être !
Un jour de fête, on sait que nos aïeux
Fêtaient les saints et l'éternel, nos dieux
Sont maintenant exhumés de la Grèce ;
Ce jour Michault vit Aurore à la messe.
Que dis-je ? il vit ; l'amour a-t-il des yeux ?
Il ne voit rien, pas même sa maîtresse.
Ainsi qu'un saint dans sa niche oublié,

Ce

Ce jeune amant était pétrifié ;
Mais par degrés, moins ému de surprise,
Et, plein du dieu dont la voix l'inspirait,
Il attendit au parvis de l'église
L'aimable Aurore ; et lorsqu'ellé sortait,
Et que sa mère était assez loin d'elle,
Il l'aborda, s'enhardit, lui parla :
« Bon jour, dit-il, bon jour, mademoiselle ».
Après ces mots, tremblant, il s'arrêta.
Que j'aimerais, s'écrie ici Délie,
Dans un amant cette timidité !
Moi, qui chez eux n'ai trouvé de ma vie
Que faux désirs et que témérité.

Le dieu d'amour, qui toujours à nos peines,
Adroitement mêle quelques douceurs,
Sourit enfin, et, soulevant les chaînes
Du bon Charlot, y noua quelques fleurs.
Dans un jardin, doux asile de Flore,
Où chaque belle, amenant son ami,
Pour un écu promène son ennui,
Avec sa mère était la jeune Aurore.
Charles Michault, pour la première fois,
Etait venu dans ce jardin d'Armide ;
Il s'égarait dans les détours du bois,
Tout ébahi fixait un œil timide
Sur cent beautés, qui, par un art heureux,
Sous les replis d'une étoffe légère,
De leurs appas révélaient le mystère.

Il admirait ces Français si fameux ;
Peuple léger, turbulent par caprice,
Qui s'enflammait, courait pour voir les jeux,
Les baladins et le feu d'artifice,
Quand tout-à-coup dans le cercle du bal,
Il aperçoit la beauté qui l'enchante :
Il tressaillit, resta bouche béante ;
Mais le plaisir lui donnant le signal,
Il s'échauffa d'une chaleur soudaine,
Voulut danser, et pria galamment
Sa déité pour la danse prochaine.
Le bon Charlot, parlons sincèrement,
Dansait ainsi qu'un docteur de Sorbonne ;
Le grand Vestris ne l'avait pas formé :
Mais lorsqu'on danse avec l'objet aimé,
C'est pour soi seul, non pour plaire à personne.
Il s'agitait, bondissait dans les airs,
Ne voyant rien, bravant toute mesure.
Qu'il est heureux ! non jamais, je vous jure,
Enfant du Pinde, en récitant ses vers,
N'a savouré de volupté plus pure.
De son amante il a saisi la main ;
Il la tenait, et même l'on assure
Que plusieurs fois, dans un transport soudain,
Il la serra : charmante hardiesse !
Qui dit beaucoup, que l'on entend tout bas ;
Mais qui ne peut offenser la sagesse,
Puisqu'elle feint de ne l'entendre pas.
Depuis ce jour, la vague inquiétude

Le tourmentait de son activité ;
Devant le monde et dans la solitude,
Il ne voyait qu'Aurore et sa beauté.
Épouvanté de cet état pénible,
Et convaincu qu'un ennemi terrible,
Que satan même habitait dans son cœur,
Michault courut aux pieds du confesseur ;
C'était, je crois, le père Dominique,
Un des cordons de l'ordre séraphique.
Cet homme expert facilement comprit
Que les tourmens de cette ame encor pure,
Provenaient moins de l'infernal esprit,
Que du démon qu'on appelle nature.
« Mon cher enfant, dit le moine bénit,
» Je le connais cet état qui vous gêne ;
» Il a jeté plus d'ames aux enfers,
» Que l'on ne voit sur les bords de la Seine,
» Depuis dix ans, de cerveaux à l'envers.
» Pour nous damner dans ce monde et dans
» l'autre,
» Dieu fit la femme, et puis se repentit.
» Hélas ! trop tard, a dit saint Jean l'apôtre ;
» Mais ce Dieu bon, de ce mal qu'il nous fit,
» A bien voulu nous donner le remède :
» Un saint hymen quand satan nous obsède,
» Mieux qu'une messe appaise sa fureur.
» Sollicitez la main de votre Aurore,
» Mariez-vous, et dans la paix du cœur,
» Cueillez les fruits que ce champ fait éclore ».

Vraiment Charlot ne demandait pas mieux ;
Mais il fallait l'agrément de son père.
Le cénobite, aussi bon que pieux,
Pour l'obliger se chargea de l'affaire.
Le vieux Michault de ce projet surpris,
Avec aigreur repoussa la demande ;
Le moine alors, troussant sa houppelande,
Lui dit d'un ton qui glaça ses esprits :
« Papa Michault, prends garde à ma requête,
» De ton enfant tu risques le salut ;
» Et s'il devient le fils de Belzébuth,
» Ce malheur-là pesera sur ta tête ».
Le confesseur enfin parla si bien
Sur le péché, le devoir du chrétien,
Et sur la femme à l'homme nécessaire,
Qu'André Michault consentit que son fils,
D'un saint amour connût le doux mystère,
Sans hasarder sa part du paradis.
O fils d'André, quelle heureuse nouvelle !
Quel feu nouveau fait pétiller ton sang !
Sans différer on demande la belle :
Et comme entr'eux, âge, fortune et rang,
Tout convenait, on conclut sur-le-champ.
On s'occupa du trousseau tout de suite ;
Pendant deux mois on parla du repas,
Et du dessert, et du nombre des plats,
Et de ceux-là qu'il faudra qu'on invite,
Et de ceux-là qu'on n'inviterait pas.
L'heureux Charlot, enivré d'espérance,

Allait, venait, ne se possédait plus.
Hymen ! hymen ! qu'à certaine distance
Tu parais doux à nos cœurs éperdus !
Phébus enfin, recommençant sa route,
Vint éclairer ce jour cher à Cypris :
Moins éclatant, moins radieux, sans doute,
Ce dieu parut aux noces de Thétis.
En habit neuf, tout rayonnant de gloire,
Le marié, près de sa belle assis,
Impatient, attendait la nuit noire.
Elle parut. Alors papa Michault
Et la maman, et Michault la grand'mère,
Accompagnés des enfans de Cythère,
Au lit d'hymen conduisirent Charlot.
Ce dieu jaloux, grand ami du mystère,
Tout doucement éteignit les flambeaux ;
L'Amour sourit, et d'une aile légère
S'alla cacher derrière les rideaux.

Pendant six moix, sous un ciel sans nuage,
L'heureux Charlot épuisa le breuvage
Des voluptés, des plaisirs les plus doux.
Plaisir d'hymen, que n'êtes-vous durable !
Le paradis serait lors parmi nous !
Hélas ! Charlot, par un sort déplorable,
Aima toujours, mais il devint jaloux.
Eut-il raison ? je ne sais que vous dire :
Sa femme, jeune et brillante d'appas,
Eut des amis empressés sur ses pas,

Pour lui vanter ses beaux yeux, son sourire,
Son teint d'albâtre, et ses pieds et ses bras.
Et quelle femme, et bonne, et douce, et sage,
Dans ses beaux jours n'a pas un doux ami !
Mais Michault fils connaissait peu l'usage,
Et le grand monde aujourd'hui si poli ;
Et cet ami de plus dans son ménage,
Le fatiguait et troublait son esprit.
Il se fâcha, s'emporta, fit du bruit :
En pareil cas je garde le silence.
Parfois pourtant l'orage s'appaisait,
Alors qu'Aurore à ses cris opposait
Quelques soupirs, les pleurs de l'innocence.
Et qui, s'il a ce qu'on appelle un cœur,
Peut résister aux larmes d'une femme,
Et de mensonge accuser sa douleur ?
« Ce n'est pas moi ; doux objet de ma flamme,
» Charmante Églé, tu dois t'en souvenir.
» Combien de fois une larme, un soupir
» Ont dissipé les troubles de mon ame » !
Qui croit est bon, qui soupçonne est tyran.
Enfin Charlot, le reste de sa vie,
Fut tour-à-tour épris de jalousie,
Et tourmenté de la soif de l'argent.
Pauvres humains, enfans à barbes grises,
Combien de fois j'ai ri de votre erreur !
Charlot croyait deux étranges sottises :
Que dans sa femme existait son honneur,
Et que l'argent donne le vrai bonheur.

Que de Charlots j'ai connu dans le monde !
Mais que devint ce fils né de Raimonde ?
A quarante ans, dans le mois de janvier,
De sa paroisse il fut fait marguillier :
Vers ce temps-là, si j'ai bonne mémoire,
Il hérita des biens et de la gloire
De son aïeul Raimond le bonnetier.
Six mois après, par le coche de terre,
Pour s'égayer, voir un monde nouveau,
Avec sa femme il partit pour Auxerre ;
A son retour, il prit le coche d'eau.

Ce fut alors que Michault son cher père,
Vaincu du poids de quatre-vingts hivers,
Rendit son ame au Dieu de l'univers.
Charlot pleurant courut au monastère
Faire chanter, pour un léger salaire,
Le *requiem ;* puis prit son habit noir.
Il l'avait fait pour le deuil de sa mère,
Et conservé dans un très-grand tiroir,
Pendant dix ans, pour celui de son père.

Depuis ce jour marqué de désespoir,
Qui le dotait d'un très-bon héritage,
L'amour du gain l'attacha davantage ;
Plus il avait, moins il croyait avoir.
Michault pourtant, j'en donne l'assurance,
Faisait le bien ; de ses pieuses mains
Il répandait sur l'honnête indigence

La charité que lui doit l'opulence ;
Et pour fêter ses amis et les saints,
Donnait dans l'an quelques petits festins,
Où, s'abreuvant de vin et d'espérance,
Il entonnait de vieux et bons refrains.

Mais tout finit, villes, états, empire ;
Tout meurt, Hector, Achille ne sont plus ;
A soixante ans, hélas ! Charlot expire.
Deux médecins, ses amis éperdus,
Sa femme en pleurs, des prêtres en prière,
Environnant sa couche funéraire,
N'ont pu fléchir l'impitoyable mort.

Las ! il n'est plus ! pleurez, pleurez son sort,
Et sur la tombe où sa cendre repose,
Allons graver une immortelle rose,
Avec ces mots aussi vrais que touchans :
« Ci-gît Michault qui vécut soixante ans ».
Or, dites-moi, vous, messieurs les savans,
Vous, beaux-esprits, gens d'étude profonde,
Ce que Michault est venu faire au monde ?
Rien, direz-vous ; avec vous j'en conviens :
Ses jours obscurs, hélas ! comme les miens,
Ne seront point proclamés par l'histoire.
Mais vous, messieurs, à qui l'on fait accroire,
Dans la gazette, en maints écrits divers,
Que votre bras, vos talens, votre gloire,
Sont l'ornement, l'appui de l'univers,

Détrompez-vous de ces douces chimères,
Et croyez-vous, humbles dans vos misères,
A l'univers aussi peu nécessaires,
Que les Michault, et même que mes vers.

A MADAME DE P....

En lui envoyant la VIE DE MICHAULT.

C'est dans vos bois, sous leurs rians ombrages,
Sous les regards de l'amitié,
Qu'abandonnant les projets les plus sages;
J'ai remonté mon luth si long-temps oublié.
Heureux, si j'avais pu, vous prenant pour modèle,
Imprimer à mes vers cet intérêt si doux,
Cette grâce facile et touchante et nouvelle,
Ce charme qu'on respire enfin auprès de vous!

LE TROUBADOUR,

CONTE.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

BOIL.

QUE j'aimerais ces jours, ces heureux jours
Où l'on voyait les galans Troubadours
Dans des châteaux, aux pieds des cythérées,
La lyre en main, célébrer leurs attraits,
Chanter le dieu des vendanges dorées,
Et de l'amour les mystères secrets!
Oui, c'est alors qu'il était doux de naître
Sous l'astre heureux qui nous force à rimer;
D'avoir Phébus et pour guide et pour maître:
Il n'en faut point pour savoir bien aimer.

Ces Troubadours chéris, dignes de l'être,
Pour prix d'un air, ou d'un couplet flatteur,
D'un doux baiser obtenaient la faveur:
Même, parfois, plus d'une noble dame
Daignait, dit-on, leur accorder aussi

Le don nommé d'amoureuse merci,
Don précieux alors qu'il vient de l'ame.
On ne sait pas si princes et barons
Voyaient toujours, avec des yeux paisibles,
Que leurs moitiés, pour des vers, des chansons,
Aux Troubadours fissent de pareils dons.
Mais je le crois : aux beaux-arts très-sensibles,
Traitant l'hymen en beaux-esprits galans,
Ils les fêtaient, les comblaient de présens.
O siècle d'or, que la gloire environne,
Que n'ai-je, hélas ! vécu dans ces beaux jours !
J'aurais peut-être, aimé d'une baronne,
Bu dans la coupe où boivent les Amours !

Mais abrégeons. Contons, sans verbiage,
Si je le puis, le singulier voyage
Et les amours d'un Troubadour fameux.
Il se nommait Jean Budel de Blieux,
Homme d'esprit, de savoir amoureux,
Lisant Ovide et ses métamorphoses,
Aimant Bacchus, les belles encor plus,
Portant toujours un grand bouquet de roses,
Des habits frais, un manteau par-dessus,
Chamarré d'or ; d'ailleurs si grand poète,
Et si fécond, qu'il rimait nuit et jour,
A table, au lit, au bal, à la toilette,
Et même encor dans les bras de l'amour.
Jamais Paris, ville qui voit éclore
Bien plus de vers, qu'on ne voit en été

De moucherons au lever de l'aurore,
N'eut un rimeur de cette activité.

Alors l'agile et trompeuse déesse,
Monstre bavard, ennemi du secret,
Sema le bruit qu'en Syrie existait
La belle Alix, depuis un an comtesse
De Tripoli, grande et riche cité
Où les chrétiens, dans une sainte ivresse,
Au nom du ciel, en foule avaient porté
Nos mœurs, nos vins et la guerre et la messe.
Mais redisons tout ce que les cent voix
De la déesse aux cent langues mobiles,
Disaient au loin, dans les bourgs, dans les
villes,
D'une beauté digne des plus grands rois.
C'était Vénus, mais Vénus sans faiblesse;
C'était Minerve avec plus d'enjouement;
D'Hébé, de Flore elle avait la jeunesse,
Et de l'Amour le sourire charmant:
Tous les chrétiens la prenaient pour un ange,
Les musulmans pour une des houris.
Quant à l'esprit, sans outrer la louange,
Elle eût brillé parmi nos beaux-esprits.

A ce portrait, Jean Budel, dans son ame,
D'un feu nouveau sent éclater l'ardeur:
Moins aisément le salpêtre s'enflamme.
L'amour l'agite avec tant de fureur,

Que

Que son bon sens, dans sa bonne fortune,
Faillit d'aller se loger dans la lune.
Tel accident ne serait pas nouveau;
Musicien, amoureux et poète,
Il en faut moins pour brouiller le cerveau.
Hors de lui-même il cherche la retraite,
Les lieux déserts : suspendue à son bras,
Sa lyre, un mois, hélas ! resta muette.
Déjà plus sec que l'oiseau de Pallas,
Ou qu'un auteur que l'on n'achète pas,
Budel sentit que la parque cruelle
D'un fil usé filait ses tristes jours,
Qu'il périssait comme l'oiseau fidèle
Qui ne voit plus l'objet de ses amours.
Alors, frappé du péril de sa vie,
Il forme un plan que l'amour justifie.
Avant d'aller au ténébreux séjour
Joindre Properce ou l'amant de Lesbie,
Il veut du moins voir un jour, un seul jour,
L'astre nouveau qui brille dans l'Asie.
« Oui, disait-il, je braverai les mers :
» Thésée, Hercule ont bravé les enfers » !
Il dit, conclut : le temps, l'amour le presse :
Pour son voyage il s'apprête à l'instant.
En bon chrétien d'abord il se confesse,
Fait ses adieux, emprunte de l'argent
D'un juif, bon homme, utile à la jeunesse,
Très-noblement prêtant à cent pour cent,
Monte à cheval, et, piquant, galopant,

Court vers la mer, droit au port de Marseille.
Un vaisseau grec partait pour Tripoli :
Budel s'embarque, et, l'air ayant fraîchi,
Part au lever de l'aurore vermeille.
Castor, Pollux, et l'Amour et Thétis,
Furent, dit-on, compagnons du voyage.
Avec tels saints on ne fait pas naufrage,
Quoiqu'inconnus encore en paradis.
Le Troubadour, ardent d'impatience,
Reproche aux vents leur longue oisiveté :
Les flots unis de cette plaine immense
Le fatiguaient de leur tranquillité.
Mais tout finit : la seule éternité
Toujours s'écoule et toujours recommence.
Le vaisseau grec emporté, sur les flots,
Par le Zéphire et sa troupe légère,
Rasa les bords de l'île de Cythère,
Nid des Amours, asile de leur mère.
On découvrit l'empire de Minos,
Pays fameux par les feux de Thésée,
Et par le fil d'une amante abusée,
Qu'il oublia dans l'île de Naxos.
Bientôt l'on vit cette île fortunée,
Où la beauté, consacrée à Vénus,
Sous des berceaux doucement entraînée,
Payait, dit-on, le plus doux des tributs.
Mais pour Budel ces objets sont perdus.
Sur le tillac, tout le jour en vedette,
L'œil appliqué sur un tube arrondi,

Comme un savant qui lorgne une planète,
Il épiait les murs de Tripoli.
Mais il les voit ; il tressaille, il respire ;
Le cœur lui bat ; cependant le navire,
Légèrement balancé sur les flots,
Surgit au port aux chants des matelots.
Budel débarque, et, d'une ame attendrie,
Adresse au ciel sa pieuse oraison :
Puis il attend que la nuit, plus amie,
Ait de son ombre obscurci l'horizon,
Pour s'en aller chanter sous le balcon
De la beauté qui l'amène en Syrie.
La nuit venue, il va, sa lyre en main,
Dire les vers dont voici le refrain :
« Un Troubadour vient de Provence,
» Le cœur navré, blessé d'amour :
» O vous, qui causez sa souffrance,
» Ayez pitié du Troubadour ».
Or, vous saurez qu'alors le mois de Flore
Rendait la nuit plus belle que le jour.
Sur son balcon, Alix avec sa cour,
Voyait souvent le lever de l'aurore.
Devant témoins, l'on dit qu'on en vaut mieux :
Etes-vous deux, l'amour propre s'éveille.
Budel, voyant ce cercle radieux,
Qui l'observait et lui prêtait l'oreille,
Remplit les airs de sons harmonieux.
Le chant fini, chacune de ces dames
Au fond du cœur vivement désirait

Savoir le nom de celle qu'il aimait.
Secret d'autrui tourmente un peu les femmes.
Ne blâmons rien, elles font leur devoir :
Désir d'apprendre est la clef du savoir.
Pour contenter le désir qui les presse,
De la fenêtre on l'invite à monter.
Dès qu'il paraît, on accourt, on s'empresse
Autour de lui pour le féliciter.
Les complimens achevés, on le prie
De déclarer le nom de cette amie
Qu'en si beaux vers sa muse célébrait,
Chacune, à part, malgré sa modestie,
Se flattant bien d'être ce doux objet.
Budel répond : « A la seule comtesse
» Je puis ici confier mon secret.
» De le redire elle sera maîtresse ;
» Mon seul désir est tout ce qui lui plaît ».
Lors il s'approche, et lui dit à l'oreille :
« C'est vous... pour vous, ô brillante merveille,
» Amour m'embrase et me va consumant ».
A cet aveu, les lis de la comtesse
Sont nuancés d'un vermillon charmant :
Mais sa douceur égalant sa sagesse,
Elle sourit, et puis dit finement,
A haute voix : « Ce Troubadour, mesdames,
» Dont les accords ont chatouillé vos ames,
» M'a dit aimer la plus laide de nous.
» D'un tel secret vos cœurs sont peu jaloux ».
Quittant bientôt ce léger badinage,

Elle demande au gentil Troubadour
Son nom, son rang, quel était son séjour?
Sur sa réponse, avec un doux langage,
Elle lui dit : Vous désirez, je croi,
Vous reposer ; vous logerez chez moi.
Et sur-le-champ, deux jeunes demoiselles,
Aux grands yeux noirs, aussi sages que belles,
Mènent Budel dans un appartement,
Asile frais, orné par l'opulence.
L'une lui verse et l'eau rose et l'essence ;
L'autre lui sert, dans des vases d'argent,
Le vin de Grèce et le muscat de France.
Puis, sur son lit couché bien mollement,
Enveloppé de l'ombre et du silence,
On le laissa dormir paisiblement.
Le lendemain, quand Phébus renaissant
Arma ses traits d'un feu resplendissant,
La belle Alix à son hôte fait dire
Que, sans témoins, elle voudrait le voir.
Budel accourt : elle le fait asseoir
A ses côtés, et puis, d'un doux sourire,
Eclaircissant son front majestueux,
Lui demanda le récit très-fidèle
De ses projets, du motif qui l'appelle
A Tripoli. Budel, baissant les yeux,
Répond soudain : « La vague renommée
» De vos appas, de cet heureux séjour,
» Sema le bruit ; et mon âme enflammée
» Voulut mourir ou vous prier d'amour :

» Et je partis. — Un tel désir me flatte ;
» J'y suis sensible : Alix n'est point ingrate ;
» Mais, sans détour, je dois vous confier
» Que j'ai d'abord un jeune époux que j'aime :
» De plus, un brave et galant chevalier,
» Que j'aime aussi, qui me chérit de même.
» Depuis un mois tous les deux sont partis,
» Pour repousser, dans les champs de la gloire,
» Les Sarrazins, nos cruels ennemis :
» Mais, au plutôt, la main de la Victoire
» Me les rendra vainqueurs et plus épris.
» Vous voyez donc qu'il ne m'est pas possible,
» En ce moment, de vous aimer d'amour ».
A cet aveu, le pauvre Troubadour
Tremblant, glacé, resta presqu'insensible
De désespoir ; puis répondit : « Hélas !
» Si vous aimez ailleurs d'une autre flamme,
» Je vais mourir. — Non, non, ne mourez
» pas ;
» Vous jetteriez trop de deuil dans mon ame !
» Prenez plutôt, prenez mon amitié ;
» Je vous la donne, et pour toute ma vie.
» Allez, demain, au séjour de Marie,
» Dans le saint lieu qu'elle a sanctifié ;
» Priez son fils, ce dieu plein de clémence,
» De vous prêter son appui protecteur,
» Et d'arracher, par sa toute-puissance,
» Le trait fatal qui perce votre cœur ».
Après ces mots, cette ame débonnaire,

Pour écarter loin de lui tout malheur,
Lui fit présent d'un très-beau reliquaire.
Les adieux faits, il part, en pélerin,
A pied, tout seul, n'ayant pour équipage
Que sa relique, un bourdon à la main,
Et sur l'habit maint et maint coquillage.
Chemin faisant, tour-à-tour il rêvait,
Chantait, rimait, disait son chapelet.
Il visita le tombeau, le calvaire,
Y déposa ses remords, sa prière;
Puis, de ses feux, se croyant bien guéri,
Il regagna les murs de Tripoli.
Il approchait; ô malheur inouï!
Budel apprend qu'une horrible victoire
A des païens couronné les efforts.
Que les chrétiens, n'emportant que leur gloire,
Sont presque tous descendus chez les morts,
Et que d'Alix l'époux, brillant d'audace,
Est mort couvert des palmes de l'honneur.
Budel, navré d'une telle disgrace,
Pria pour eux; et distrait et rêveur,
Au crépuscule il entra dans la ville,
L'effroi, le deuil habitaient cet asile.
Il trouve Alix éteinte, sans couleurs,
A son époux adressant ses douleurs,
Et lui jurant un souvenir fidèle.
Budel s'approche et gémit avec elle:
Sans se parler, tous deux versent des pleurs.
Enfin Alix, rappelant son courage,

Lui dit : « Budel, vous savez mes malheurs ;
» Dans un combat, dans le champ du carnage,
» J'ai tout perdu, mon époux, mon ami :
» Plaisirs, beaux jours, pour moi tout a péri.
» De la fortune et de son inconstance
» Désabusée, hélas ! et pour toujours,
» Je veux aller au beau pays de France,
» Dans un couvent ensevelir mes jours ».
« Ah ! dit Budel, je reconnais la grâce
» Qui vous poursuit d'un trait victorieux.
» Je sens aussi sa faveur efficace,
» Depuis que j'ai visité les saints lieux :
» J'habiterai les toits religieux,
» Où saint Bruno fixa la pénitence,
» Le jeune austère et l'éternel silence ».

Huit jours après, un vaisseau de Provence,
Prêt à partir, les reçut tous les deux.
Le temps fut beau ; le soleil radieux
Réfléchissait sur l'eau tranquille et pure,
L'azur et l'or qui flottaient dans les cieux.
Mais tout-à-coup un vent léger murmure,
Souffle, s'augmente, agite le vaisseau ;
La mer se trouble, et mugit et s'irrite :
Du haut du ciel la nuit se précipite,
Et sur la terre étend son noir rideau.
L'air s'épaissit, surchargé de l'orage ;
La foudre gronde, éclate dans les airs,
Et le vaisseau marche au feu des éclairs.

Pâles, tremblans, le nocher, l'équipage
Criaient, juraient, priaient saint Nicolas.
Alix mourante au ciel tendait les bras,
Et par la peur son ame consternée,
De ses péchés roulant le souvenir,
Elle voulut, devant Dieu prosternée,
Les effacer des eaux du repentir.
Au Troubadour alors elle s'adresse,
Et s'agenouille, et tout bas se confesse,
Fait humblement l'aveu de ses erreurs :
Ce qu'elle dit est pour nous lettre close;
Ne troublons pas le mystère des cœurs.
Si par hasard j'en savais quelque chose,
Je le tairais; je hais trop les parleurs.
Mais en contant ses fautes et ses peines,
Alix, dit-on, hésitait, rougissait;
Sire Budel aussi se colorait
En l'écoutant, et sentait dans ses veines
Que le démon, malgré lui, se glissait.
Je le crois bien : telle est notre faiblesse;
C'est par un fil qu'on tient à la sagesse.
Mais gardons-nous de crier au malheur;
Trop de vertus est peut-être une erreur.

Alix, après cette touchante scène,
Ayant reçu son absolution,
Forma le vœu, jura par Magdeleine,
C'était sa sainte, elle portait son nom,
De vivre, hélas ! sans nœud, sans hymenée,
Sans bon ami, si la mer déchaînée,

N'engloutit pas le malheureux vaisseau.
Serment cruel, et sur-tout au bel âge !
Alix de plus, pour conjurer l'orage,
Promit d'aller visiter l'hermitage,
Où de la sainte existait le tombeau.
Le Troubadour fit les mêmes vœux qu'elle ;
Et soit hasard, ou l'effet du serment,
L'air s'éclaircit ; suspendu sur son aile,
Un vent plus doux porta, sans accident,
Près de Toulon, le navire flottant.
On doit savoir que Marthe et Magdeleine,
Avec leur frère échappé du tombeau,
Partis d'Alep sur un petit vaisseau,
Manquant de tout, voguant au gré de l'eau,
Furent jetés dans le port de Marseille.
Tout étonnés d'une telle merveille,
Les habitans, très-neufs en pareil cas,
Criaient miracle, et ne se trompaient pas.
Arrivés là, Marthe, dans la semaine,
A Tarascon, seule, à pied s'en alla.
Le bon Lazare à Marseille resta,
Et fut évêque ; et quant à Magdeleine,
Elle voulut, loin d'un monde pervers,
Vivre pour Dieu, seule dans l'Univers.

Au haut d'un mont, nommé la Sainte-Beaume,
Mont hérissé de rocs et de forêts,
Parmi les loups bien moins méchans que l'home,
La sainte alla se cacher pour jamais ;
Elle y vécut dans une sainte vie,
De ses vertus embauma ces déserts,

Et puis mourut d'une douce agonie,
Et fit après cent miracles divers.
C'est là qu'Alix, à son serment fidèle,
En débarquant, se rendit, sans valet,
Sans suite, à pied. Epris d'un pareil zèle,
Le Troubadour pas à pas la suivait,
Baissait les yeux, plus souvent les levait.
Une caverne aussi vaste qu'obscure,
Etait l'église où la sainte dormait.
Sous le rocher était la sépulture,
Que le rayon d'une lampe éclairait.
Nos pélerins parvenus dans l'enceinte,
En longs soupirs exhalent leur ferveur,
Et font serment, aux genoux de la sainte,
De conserver, loin d'un monde imposteur,
Les chastes loix de l'austère pudeur.
Après ce vœu, dont sourit Magdeleine,
Ils vont s'asseoir à l'ombre d'un vieux chêne,
Près d'un ruisseau qui, bruyant et fougueux,
De bonds en bonds roule en flots écumeux.
La faim, la soif pressant ce couple aimable,
Le déjeûné fut apprêté soudain.
Sur le gazon Budel dresse la table;
Il la couvrit d'un vieux flacon de vin,
Du lait durci, de la datte étrangère,
Et du raisin que Corinthe séchait:
Repas charmant que Crésus envierait
Le sage aussi! Le dieu de la lumière,
Plus doux, plus pur, vers Thétis déclinait.
L'oiseau chantait sous l'ombre solitaire,

Et mille fleurs, le thym, le serpolet,
Parfumaient l'air d'une vapeur légère.

Chez les mortels, du moins pour l'ordinaire,
Le sommeil suit l'appétit satisfait.
Nos pélerins accablés de Morphée,
Ne parlaient plus, déjà fermaient les yeux.
D'herbes, de fleurs, la terre était jonchée,
Le lit dressé, l'endroit silencieux:
Or, les voilà qui s'endorment tous deux.
Le doux sommeil est le père des songes.
En nous trompant par de rians mensonges,
De l'élysée il ouvre le séjour,
Et rend la nuit bien préférable au jour.
Sire Budel et son aimable dame
Firent tous deux un songe des plus doux:
Budel rêva qu'Alix était sa femme;
Alix rêva qu'il était son époux.
Songe charmant, bienfait de Magdeleine
Qui de là-haut souriant à leurs vœux,
Par les détours d'une route incertaine,
Au port d'Hymen mena ce couple heureux.
Un chœur d'oiseaux chanta l'épithalame,
Et ces époux pour témoins de leur flamme
Eurent les prés et la sainte et les cieux.

On a souvent dit d'un très-beau génie,
C'était Descarte: Aucun jusqu'aujourd'hui
N'a mieux rêvé. J'en appelle, et le nie,
Car, n'en déplaise à la philosophie,
Mon Troubadour a mieux rêvé que lui.

PIÈCES
FUGITIVES.

PIÈCES FUGITIVES.

Allez mes vers, et sans gloire et sans nom,
Et montrez-vous sur-tout parés de modestie ;
Songez que je vous fis sans l'aveu d'Apollon,
Comme plus d'une belle alors qu'elle s'ennuie,
Sans musique et sans voix, fredonne une chanson.

LES SOUPERS DE PARIS.

A MADAME DE****.

Crois-moi, Zélis, l'ami de la nature,
L'homme éclairé doit chercher le bonheur
Loin des palais, séjour de l'imposture,
Loin des cités où rien ne parle au cœur,
Mais dans les bois sous un toit de verdure,
Près du foyer de l'humble laboureur.

Je les ai vus, ces soupers que l'on cite,
Ces soupers fins, où des gens du bon ton,

Parés, ambrés, ivres de leur mérite,
Ont apporté leurs airs et leur jargon.
Je les ai vus. Hélas ! j'en bâille encore.
Mais Zélis parle, il lui faut obéir.
Puisse à ta voix, mon vers facile éclore,
Comme à ta voix renaît le doux plaisir !

D'abord par air, peut-être par prudence,
On vient fort tard, le plus tard c'est le mieux ;
Car chacun sait, et par expérience,
Que tout l'ennui qu'il apporte en ces lieux,
Va circuler et gagner à la ronde :
Tel et moins prompt se propage le feu.
Mais vingt autels sont dressés pour le jeu.
Sans ce secours, que ferait le beau monde ?
Que dire après quelques froids complimens ?
Du moins le jeu sert à tuer le temps.
Ce temps qu'on perd, qu'on regrette sans cesse,
Le sot le tue, et le sage en jouit.
Ah ! l'homme en vain mesure sa vîtesse :
Songe trompeur, il nous pèse ou s'enfuit
Selon l'idée ou le vœu qui nous presse.
Loin de Zélis, j'accuse sa paresse ;

Quand je la vois, c'est l'éclair qui me luit.
On a servi : soudain chaque déesse
Se lève et marche ; on vole, on la conduit.
Monsieur l'abbé, vermeil comme les roses,
Digne soutien du Rituel romain,
Et grand diseur de très-petites choses,

Vole à Zulmé, lui présente la main,
Presse la sienne, et parcourt d'un œil tendre,
Pour adoucir les ennuis du chemin,
Tous les contours et les lis d'un beau sein.
Trente laquais, très-ennuyés d'attendre,
Ont entouré la table du festin.

Il est brillant : le luxe, l'opulence
L'ont ordonné sous les yeux de Plutus,
Bacchus fournit le Tokai, le Constance,
Et le dessert est dressé par Comus ;
Maisdans nos jours de mode et de décence,
On se rassemble, et l'on ne soupe plus.

Du moins l'esprit, la piquante saillie,
Les doux propos, le conte ingénieux,
Vont égayer cette galante orgie.
Mais le début, d'abord silencieux,
Ne promet pas des efforts de génie.
Enfin pourtant, un marquis merveilleux
Ouvre la bouche, instruit la compagnie
Du froid piquant qu'il a fait tout le jour.
Le chevalier, qui revient de la cour,
Parle du roi, leur raconte avec grâce,
Comme il riait en partant pour la chasse ;
Et son voisin, observateur expert,
Dit que Monsieur avait un habit vert.
— Mais comment va le duc de Malassise ?
— On craint pour lui : son médecin prétend...
— Qui nomme-t-on à son gouvernement ?

— Mais un moment, réplique la marquise,
Pour le donner, attendez qu'il soit mort.
— Ah ! ah ! messieurs, dit le comte d'Elfort,
Grand amateur, bel esprit de ruelle,
Auteur lui-même, et rimant des bouquets,
On nous annonce une pièce nouvelle.
— Chez Audinot ?—Non vraiment, aux Français ;
Et c'est, parbleu, toute une tragédie.
— On la prétend du petit Lisimon.
— Tant pis, répond l'élégante Isménie,
Femme de goût, prodige de raison,
Je le connais ; il n'est pas sans génie ;
Mais il n'a pas cette fleur de bon ton,
L'ame des vers et de la tragédie.

— A propos !—Quoi ?—Le marquis du Lignon
Hier, chez moi, me fit une chanson :
Ah ! je défie à messieurs du Parnasse,
A tout auteur d'imiter cette grâce,
Ce goût si pur, ces traits si délicats.....
— Peut-on la voir ?— Il garde l'anonyme.
Mais écoutez, et ne le nommez pas.
Je vous préviens qu'il manque quelque rime ;
Mais l'ortographe est fort bien. La voici :
— Charmant, charmant ! — Admirable ! —
Sublime !

— Et nos vaisseaux, dit l'illustre bailli

De Bavancourt, apprenti politique,
Illustre appui des nymphes de Paphos,
Des calembourgs, de l'opéra-comique,
Cela m'occupe : où sont-ils?—Sur les eaux,
Réplique alors la maligne Angélique.

— Mais les Anglais....—Madame, si j'osais,
Répond l'abbé, rompant un long silence,
Vous demander qui monte vos bonnets?
— C'est la Bertin. — On voit son élégance.
— Vous me trouvez donc assez bien? — Au mieux,
Délicieuse; et le feu de mes yeux
De vos appas vous prouve l'influence.
— Eh bien, l'abbé, l'on a donné, dit-on,
Un bénéfice à l'abbé de Vollange?
— Vous m'enchantez, repart la jeune Elbon,
Il est charmant, il chante comme un ange,
Parle de mode et se met avec goût :
Il est unique; il doit aller à tout.
— N'a-t-on rien dit du cardinal de Brie?
— Il est outré : Zulmé le congédie;
— Et la raison? — C'est qu'il s'est mis au lait.
Ce ton déplaît. L'entretien s'échauffait,
On l'égayait d'un peu de calomnie,
Quand le signal, qui déjà retardait,
Se donne enfin. Chacun quitte la table,
L'estomac vide et la tête un peu plus,
Et d'un loto le tableau secourable,
Vient terminer ces soupers si courus.

O vous, Chaulieu, Saint-Evremont, Lafare,
Vous dont l'esprit, le goût encore plus rare,
Fit du plaisir l'ame de vos festins,
Vous qui mêliez, à vos soupers divins,
Le sentiment à la philosophie,
Et qui des mains d'une jeune Vénus,
Prenant la coupe où riait l'ambroisie,
Buviez en chœur à Minerve, à Bacchus,
Et sages même au sein de la folie,
Montant le luth du sage Anacréon,
Chantiez Glycère et le dieu d'Idalie,
Et d'un vers doux habilliez la raison;
Que diriez-vous si, rendus à la vie,
Vous descendiez chez vos petits neveux?
Que diriez-vous de leur ton précieux?
De leurs soupers un peu plus ennuyeux?
Comme autrefois, vous verrait-on encore,
Vous oubliant dans le sein des plaisirs,
Le verre en main, attendre que l'aurore
Eût rallumé le jour et vos désirs?
Non, méditant une fuite prochaine,
Et nous croyant très-vides de raison,
Vous jureriez par le Dieu d'Hippocrène,
D'aller plutôt souper avec Fréron.

ENVOI

A MADAME DE ***.

Tels sont, Zélis, nos soupers de Paris.
Quels rendez-vous pour une ame sensible !

Ah ! trop heureux qui, sous ton toit paisible,
Peut quelquefois épier ton souris,
Suivre de l'œil, à tes côtés assis,
Tes doux attraits et ta taille légère,
A tes bons mots ranimer ses esprits
Et s'embellir du désir de te plaire !
Bien plus heureux si, sur la fin du jour,
A ton banquet il occupe une place !
Il croit souper dans l'Olympe, au Parnasse,
Avec Minerve et la sœur de l'Amour.

ÉPITRE A EGLÉ,

Qui avait reproché à l'Auteur de n'être pas toujours raisonnable.

On peut être toujours aimable ;
En vous voyant j'en fais l'aveu ;
Mais la raison est variable,
Et tient beaucoup au temps, au lieu.
Seul, je raisonne comme un livre ;
Dans ma chambre j'apprends à vivre ;
Je suis Caton devant mon feu :
Mais à table, près de Lesbie,
Quand les travaux sont suspendus,
Quand l'Amitié, qui me convie,
M'offre la coupe de Bacchus,
Alors Églé, de la Folie
Je mets le masque sur le front,
Et ma sagesse, que j'oublie,
Va se noyer dans un flacon.
Tel, quand l'hiver nous abandonne,
Et que Flore à peine renaît,
Phébus tantôt perce et rayonne,
Tantôt s'éclipse et disparaît.
Lorsque je lis nos politiques,
Nos grands journaux sentencieux,

Je pense et raisonne avec eux ;
Je fais des cours diplomatiques ;
Avec Platon je monte aux cieux,
Et je bâtis des républiques
Pour le bonheur... de mes neveux.
Si des Français, souvent comiques,
Mais quelquefois un peu tragiques,
Je lis l'histoire et les erreurs,
Je ris tout bas de leurs sottises,
De tant de folles entreprises ;
Mais je pleure sur leurs malheurs.
Si l'on me parle de la gloire,
De grands combats, d'assauts brillans,
De vingt mille morts ou mourans,
Et des transports des survivans,
Buvant et chantant la victoire
Sur des cadavres tout sanglans ;
Je dis alors, censeur sévère :
Heureux celui qui vit en paix
Sous l'humble toit de sa chaumière ;
Qui, dédaignant les faux attraits
De cette gloire meurtrière,
Dans sa paisible obscurité,
Sans bruit, achève sa carrière,
Et d'une main dépositaire,
De la souffrante humanité,
Soulage en secret la misère !
Est-ce l'implacable vautour,
Ou l'aigle altier et sanguinaire ;

Qui des pasteurs, de la bergère
Sont les délices et l'amour?
Non; c'est la tendre tourterelle,
Hôte aimable de nos forêts,
Ou la touchante Philomelle,
Chantant l'amour et ses bienfaits.
Lorsque je vois tant de Pindares
En cheveux blonds, en cheveux blancs,
Toujours rêveurs et haletans
Pour aligner des vers bizarres
Et de grands mots, vides de sens,
Je réfléchis, et je m'exhorte
A fuir un semblable travers.
Mais ici mon démon l'emporte:
Le lendemain je fais des vers.
Quand j'observe cet homme blême,
Triste disciple d'Harpagon,
Entassant, par un faux système,
Or sur or, moisson sur moisson,
Fêtant le jeûne et le carême
Toute l'année en sa maison;
Je pense alors, j'agis en sage;
De ce vieux fou je prends congé,
Et je m'enfuis dans mon ménage,
Pour vivre heureux du peu que j'ai.
Je suis encor très-raisonnable,
En voyant cet ambitieux
Ramper, toujours insatiable,
Dans le palais des demi-dieux;

Qui, dupe d'une erreur vulgaire,
Epris d'une fausse grandeur,
Fuit sur le dos de sa chimère
Le doux repos et le bonheur.
Hélas ! jadis j'avais moi-même,
Dans une éclipse de bon sens,
Attaché le bonheur suprême
A des hochets, au titre, aux rangs ;
Mais aujourd'hui, foi de poète,
J'aimerais mieux dans un hameau
Garder un modeste troupeau,
Avec panetière et houlette,
Que de quitter mon doux loisir
Pour être pape ou grand-visir.
Que si je vais chez Araminte,
Sur qui pèsent dix fois cinq ans,
Bonne maman qui peut, sans crainte,
Ouvrir sa porte aux jeunes gens ;
Alors moderne Xénocrate,
Plus froid qu'un saint en oraison,
Vous m'entendrez, comme Socrate,
A madame parler raison.
Mais si le sort offre à ma vue
Roses et lis sur un beau sein,
Fraîcheur, de grâces revêtue,
Un pied mignon, un œil serein,
Esprit charmant, plein de finesse,
Savoir modeste et douce humeur,
Enfin tout ce qu'a d'enchanteur

L'aimable objet de ma tendresse ;
Alors, autre cause, autre effet :
Dans mes sens roule la tempête,
Et le cœur emportant la tête,
Le philosophe disparaît.
Eh ! comment blâmer le délire
De qui pourra vous approcher ?
Quel mortel pourrait s'empêcher
De désirer ce qu'il admire ?
Est-ce à vous qu'il sied de prêcher,
Quand votre grâce enchanteresse,
Sans doute, aurait fait délirer
Jusqu'aux sept sages de la Grèce ?
Vainement vous parlez sagesse ;
Vous savez bien mieux l'égarer.

A MADAME AL. J.

Ah ! sous quel astre êtes-vous née ?
Quel démon, quel mauvais esprit,
De tant d'attraits vous ont ornée,
En y joignant autant d'esprit ?
C'est un tort d'être trop aimable !
Tremblez : c'est moi qui vous le dis !
Mais vous traitez ceci de fable,
Vous en riez : moi, j'en gémis.
Et voici sur quoi je me fonde :
Riche d'esprit, riche d'appas,
A la belle moitié du monde
Vous déplairez, n'en doutez pas.
Votre sexe toujours en armes,
Sur vous lancera mille traits,
Et ne parlera de vos charmes
Qu'avec des si, qu'avec des mais :
La robe sera mal choisie ;
Votre bonnet se voit par-tout ;
On nommera coquetterie
Votre élégance et votre goût.
Si vous lisez, dans le silence,
Les bons écrits, nouvel écueil ;
Tout aussitôt la médisance
Vous taxera de fol orgueil.
Mais ce sera bien pis encore,

Et le plus grand de vos travers,
Si quelque muse fait éclore
Sous votre plume de beaux vers.
Quel crime, hélas ! auprès des femmes !
Mais c'est le moindre des malheurs :
Songez, songez aux vives flammes
Dont vous allez brûler nos cœurs.
Bonne, sensible et raisonnable,
Que ferez-vous, si, quelque jour,
Las ! vous voyez un pauvre diable
Maigrir pour vous, mourir d'amour ?
Tuer quelqu'un est un grand crime,
Quand le sauver serait si doux !
D'ailleurs, vous savez la maxime :
Le mal qu'on fait revient sur nous.
Mais entrons dans votre ménage,
Où vous répandez le bonheur :
Oui, votre époux est plus que sage,
Si tant d'appas ne lui font peur.
Pour moi, pardonnez la fleurette ;
Si le sort m'eût fait votre époux,
Comme Harpagon sur sa cassette,
J'aurais toujours les yeux sur vous.
Vous voyez bien qu'un si beau rôle,
Que tous vos dons sont superflus,
Et qu'il vaut mieux, sur ma parole,
Etre Ninette que Vénus.

VERS A ZULMÉ.

O ma belle Zulmé ! pardonne mon ivresse,
Ces transports dont souvent tu me vois enflammé !
Qui pourroit près de toi, glacé par la sagesse,
Des flammes de l'amour n'être pas consumé !

Si tu veux t'opposer à ma main téméraire,
Le toucher de la tienne irrite mon ardeur ;
Si tu veux m'arrêter par un regard sévère,
Je ne vois de tes yeux que l'éclat enchanteur.

Si ta bouche se ferme, et cesse de sourire,
Mon œil, trop attentif, ne voit que sa fraîcheur ;
Si d'un mot rigoureux, tu blâmes mon délire,
Je n'entends que ta voix, qui va droit à mon cœur.

Enfin auprès de toi, tant de grâce respire,
Ton langage est si doux, tes regards si flatteurs,
Qu'il semble que l'amour, jaloux de nous séduire,
Répande un charme heureux jusque sur tes rigueurs.

O ma belle Zulmé ! pardonne mon ivresse ;
Ces désirs, ces transports, dont tu m'oses
blâmer,
Songe que tes appas commandent la tendresse,
Et que mon cœur brûlant fut créé pour t'aimer.

ÉPITRE

A M. LE DUC DE C...

Chaque Français doit par reconnoissance,
S'occuper de vos intérêts.
J'y rêvois l'autre jour, et j'ai trouvé, je
pense,
Moi, citoyen obscur, un moyen qui, sans
frais,
Va vous payer la dette de la France.
Vous, de la gloire environné,
Et moi, rampant dans la poussière ;
Vous, ici-bas prédestiné,
Et moi, pestant comme un damné,
Nous finirons notre carrière ;
Car tout finit ; et les mêmes ciseaux
Coupent le fil du sot et du héros.
Or donc alors, au bon homme saint Pierre,
Vous aurez beau crier, à vous lasser :

Je suis c..., qu'on me laisse passer !
On n'entre point : vous n'êtes pas des nôtres,
Répondra brusquement le premier des apôtres ;
Car, ceci soit dit entre nous,
Quelle abstinence avez-vous faite ?
A quel titre prétendez-vous
Qu'au paradis on vous admette ?
Observez-vous, dans vos festins brillans,
Les vigiles et le carême ?
On dit que non ; et l'on assure même
Qu'on fait chez vous grande chère en tout temps.
Quand du plaisir le doux attrait vous presse,
Courez-vous dans la neige, ainsi que saint François,
Éteindre de vos sens l'impétueuse ivresse ?
Plus d'une belle, à demi-voix,
Répond : Il m'a damnée, hélas ! plus d'une fois.
D'ailleurs, si l'esprit doit exclure,
Comme on le dit, du céleste palais,
Que je vous plains ! Oui, la chose est très-sûre,
Vous êtes proscrit pour jamais.
Qu'étrangement mon sort diffère !
La nature, plus débonnaire,
En fait d'esprit, m'a doté mincement ;
De plus, jamais la bonne chère
N'altéra mon tempérament.

Quant au péché mignon, je sens que la nature
M'entraînerait à ma perdition ;
Mais sans argent, aisément je vous jure,
On échappe à l'occasion.
De tout cela, voici la conséquence :
J'aurai là-haut quelque crédit,
Si bienheureux sont les pauvres d'esprit.
Alors, malgré mon importance,
Affligé de votre destin,
Je parlerai pour vous au tribunal divin :
Oui, j'en conviens, Ch*** fut homme,
Leur dirai-je naïvement ;
Mais s'il n'est pas un saint du Vatican,
C'est un saint de l'antique Rome.
Enfin, je m'établis dans la sainte cité
Le patron de votre excellence ;
Soyez ici le mien pendant mon existence,
Et vous aurez, sur moi, gagné de primauté.

A MADAME D....

SUR L'AMOUR.

L'amour, jeune Zélis, est un enfant aimable,
Qui joue avec ses traits, et nous blesse en riant.
La sottise en a fait un monstre redoutable,
Vos yeux et la raison en font un dieu charmant.

ÉPITRE

A MADAME DE....

Ce soir, dimanche,
Au coin du feu,
Je veux à Blanche
Rêver un peu ;
Un peu ; que dis-je ?
Ah ! quel vertige !
Qui la connaît,
Dans le silence,
Tendre et discret,
Beaucoup y pense.
Quoi qu'il en soit,
Je veux pour elle,
De ma cervelle,
Tirer des vers,
Petits, légers,
Doux et faciles ;
Peut-être, hélas !
Un peu débiles :
Mais si par cas
Son doux sourire
Les applaudit,
J'aurai le fruit

Auquel j'aspire ;
Et sans façon
Sur le Parnasse,
Près d'Apollon
Je prends ma place.
Mais en secret
Ma main fidelle
Va, trait pour trait,
De cette belle
Faire un portrait.
S'occuper d'elle,
C'est ressentir
Un vrai plaisir.
Blanche a l'allure
Et la tournure
De ces trois sœurs
Qui, pour leur frère,
Ont, dit Homère,
Le dieu des cœurs.
Fleur du bel âge,
Frais coloris,
Sont réunis
Sur son visage.
On voit de plus,
Briller dessus,
Bonté, finesse,
Douce gaieté,
Air de noblesse,
De volupté :

Rare assemblage,
Dont l'attrait doux,
Peut mettre un sage
Au rang des foux :
Qu'un ciel propice
Et protecteur
Vous garantisse
D'un tel malheur !
Et moi de même ;
Car lorsque j'aime,
Mon pauvre esprit
Bientôt s'enfuit.
Mais je m'amuse
A babiller ;
Allons, ma muse,
C'est trop parler.
Blanche m'invite,
Et moins distrait,
Je reviens vîte
A son portrait.
Esprit aimable,
Orné, fleuri,
Cœur doux, affable,
Bon sens mûri,
De son jeune âge
Sont le partage
Et l'ornement.
Quelqu'un prétend,
A tort je gage,

Qu'un peu d'humeur
Ou de froideur,
Sur son visage
Toujours charmant,
Parfois répand
Léger ombrage:
Ainsi voit-on
Sur l'horizon
Faible nuage,
Dont le passage
D'un soleil pur
Ternit l'azur:
Ainsi sur l'onde,
On voit souvent
Le flot qui gronde
Au moindre vent.
Mais je l'excuse,
Et qui l'accuse
A tort vraiment,
Tout cœur sensible
Est inégal.
Très-susceptible,
Le bien, le mal,
L'émeut, l'agite
Ou le dépite.
L'indifférent,
Qui rien ne sent,
Toujours tranquille,
Dans son ennui,

N'aimant

N'aimant que lui,
Reste immobile.
C'est par le cœur,
Par sa chaleur
Que tout s'enflamme:
Il donne aux traits
Grâces, attraits,
La vie et l'ame.
Mais le temps fuit;
Phébé s'avance
En diligence;
Il est minuit;
Je vais au lit.
Aimables songes,
Venez sans bruit
De doux mensonges
Charmer ma nuit.
Montrez-moi Blanche,
Et fraîche et blanche
Comme un beau lis;
Mais sans habits,
Perle ou rubis,
Jeune et charmante,
Belle sans fard,
Moins elle a d'art,
Plus elle enchante.

ÉPITRE

*Écrite de la Campagne à M. de M***, Maître des Requêtes.*

A vous, l'enfant de la sagesse,
Salut, honneur, santé, richesse,
Un peu d'amour ne gâte rien.
Permis à vous, homme de bien,
De travailler pour la patrie,
Tandis qu'au sein de l'incurie,
Sans préjugés et sans lien,
Ici s'écoule notre vie :
Nous jouissons d'un doux loisir :
La nuit se passe à bien dormir ;
Et nous pressons la plume oiseuse
Jusqu'au moment où le soleil
Levant sa tête radieuse,
Dissipe l'ombre et le sommeil.
On court aussitôt sur l'herbette,
Respirer l'air pur du matin,
Cueillir la rose et le jasmin
Pour les offrir à son Annette
Et parfumer son joli sein.
Je dois ici quelques fleurettes
Aux déités de ce séjour :

Ce sont gentilles bergerettes,
Ce sont plutôt brebis d'amour :
Plus philosophes que Lucrèce
Et du plaisir suivant les loix,
C'est un amant qui les confesse,
Et leur chapelle est dans les bois.

Mais quand du jour le char rapide
S'élève et brûle nos côteaux,
Que l'ombre fuit, que les troupeaux
Reposent sur la terre aride ;
Que loin du bruit, sur des roseaux,
Détachant sa jupe légère,
La jeune et timide bergère
Se baigne et joue au sein des eaux ;
Alors une cloche argentine
Annonce l'heure du festin ;
On part, on court, chacun soudain
S'assied auprès de sa Corine,
Lui sourit le verre à la main,
Et va presser à la sourdine
D'un pied furtif, son pied voisin.
Le café pris, pour tout système,
Chacun s'échappe à volonté :
Car dans ces lieux, comme à Thélème,
Notre devise est liberté,
La liberté, ce bien suprême,
Que l'or des cours ne peut payer.
Le gros Mondor, grand financier,

Digère et dort ; c'est son usage.
Zélis s'armant de son ouvrage,
D'un pied léger, va loin de nous,
Chercher le repos et l'ombrage ;
Saint-Far, que cachait le feuillage,
Paraît et tombe à ses genoux.
Il est aimé de la bergère,
L'asile est sûr, voluptueux ;
Ne troublons point ce doux mystère :
Et cependant, non moins heureux,
Amant des arts, de la nature,
Je vais errer à l'aventure,
Au fond d'un bois silencieux.
Tantôt, montant ma faible lyre,
Je chante et Délie et l'amour.
Tantôt, frappé d'un nouveau jour
Et philosophe sans délire,
Des passions, de leur empire,
Mon œil perce l'obscur détour ;
Ou quand du soir l'ombre tardive
Commence à voiler l'horizon,
Je vais jouir dans le vallon
Du frais d'une onde fugitive.
Là, j'écoute berger nouveau,
Assis sur l'humble violette,
Le lent murmure du ruisseau,
Les sons plaintifs d'une musette,
Ou la naïve chansonnette
De Rosine, amour du hameau,

Qui, l'air riant et satisfaite,
Des champs ramène son troupeau.
Ainsi s'échappe avec vîtesse
Chaque moment d'un jour serein,
Sur le duvet de la paresse,
Libre des soins du lendemain.

Tel un oiseau simple et docile,
Quand le printemps et le zéphyr
Couvrent de fleurs son doux asile,
Sans s'occuper de l'avenir,
Laisse couler le temps mobile
Et vit sous l'aîle du plaisir.

Ami, que la foule importune
S'empresse aux palais des Séjans;
Que le temple de la fortune
Soit fatigué de leur encens :
Pour moi, docile à la nature,
Repoussant le joug des erreurs,
Je ne demande pour faveurs
Qu'un bois baigné d'une onde pure,
Une compagne et quelques fleurs.
Heureux cent fois, si ma Délie,
Objet trop cher à mes rivaux,
Daigne toujours parer ma vie
Des fleurs de Gnide et de Paphos;
Si, toujours fidelle et sensible,
Elle sourit à mes désirs;

Si dans ses bras l'aube paisible
Me trouve enivré de plaisirs !

Mais du voile qui m'environne,
Pourquoi percer l'obscurité ?
Sachons jouir, quand l'heure sonne,
Du caprice de la beauté.
Adieu, je l'entends qui m'appelle ;
Le jour penche vers son déclin ;
Oui, oui, ma Délie est fidelle,
Et j'en réponds jusqu'à demain.

LES CINQ PÉRIODES DE LA VIE D'ÉGLÉ.

Encore enfant, la petite personne
Déjà convoite et pompons et rubans,
Aime beaucoup sa poupée et sa bonne,
Brûle sur-tout d'avoir bientôt quinze ans.

Le printemps vient : Eglé déjà pressée
Rêve beaucoup, lit les romans du jour,
Au fond du cœur recèle sa pensée,
Attend l'hymen pour connaître l'amour.

Enfin Eglé jure d'être fidelle ;
L'hymen sourit en recevant ses vœux :
Elle court, vole au plaisir qui l'appelle ;
Tout en courant elle fait des heureux.

L'automne arrive : Eglé plus réfléchie
De sa toilette écarte les témoins,
Couvre son âge ; elle-même l'oublie ;
Pour son amant elle est aux petits soins.

Voilà l'hiver : la belle inconsolable
Trouve que l'homme est petit et bien vain,

Invoque dieu par la crainte du diable,
Et joue, et triche, et médit du prochain.

A MADAME

LA COMTESSE DE R***,

Le jour de son Mariage.

Comment ! madame la comtesse ;
Quoi ! ce matin, sous cet air doux,
Vous avez donc fait la promesse
D'être fidelle à votre époux ?

Ah ! quels procédés sont les vôtres !
Pour le bonheur d'un seul mortel,
Vous prononcez le vœu cruel
De faire le tourment des autres.

Vit-on jamais Flore ou Vénus
Promettre une flamme éternelle !
Non, la sœur même de Phébus
N'osa jurer d'être fidelle.

Lorsque la rose, ouvrant son sein,
Sourit aux baisers du zéphire,

Le dieu content de son sourire
A d'autres fleurs vole soudain.

Mais votre époux qu'on dit si sage,
Si doux, si cher à ses amis,
Sait-il bien que ce mariage
Va lui donner mille ennemis?

Ignore-t-il en prenant femme
A l'esprit fin, l'œil enchanteur,
Que bientôt l'ami de monsieur
Veut être l'ami de madame?

Si Ménélas, plus réfléchi,
Eût épousé femme moins belle,
A tous les sages j'en appelle,
Pâris fût resté son ami.

Croyez-moi donc; femme jolie
A son mari fait des jaloux;
Mais on pourrait calmer l'envie
Par cet accord qui paraît doux.

L'hymen, enfant de la paresse,
Marche à pas lents, craint les travaux;
Eh bien! que votre époux nous laisse
Les jours marqués pour son repos.

Mais quoi! vous riez de mon zèle,

Et votre cœur reste endurci ?
Madame, eh bien ! soyez fidelle ;
Mais que je plains votre mari !

A MADAME DE***.

APPRENEZ-MOI, vous que l'amour caresse,
Heureux bergers qui vivez sous ses loix,
L'art d'enflammer, de fixer la tendresse
Du jeune objet dont mon cœur a fait choix.

J'aime Chloé, vive, gaie et légère,
Fraîche d'attraits comme la fleur du jour ;
Mais las ! Chloé, satisfaite de plaire,
Et chante et rit quand je parle d'amour !

J'avais au loin cueilli sur le rivage
Le beau narcisse et la fleur de Vénus ;
De ce bouquet mon cœur lui fit hommage,
Une heure après elle ne l'avait plus.

Hier matin, sur l'écorce d'un chêne,
J'avais gravé son nom et mes tourmens ;
Elle passa, vit son nom et ma peine,
Et s'envola comme l'oiseau des champs.

Mais j'aperçois, qu'elle est riante et belle !
L'aimable Iris qui porte ici ses pas ;
Elle me voit, son doux souris m'appelle ;
Adieu, Chloé ; je vole dans ses bras.

A MADAME DE***.

Je t'offre un cœur plein de toi-même ;
Il est sensible et sans détour :
Mais réponds-moi, par quel système
Veux-tu déjà braver l'amour ?

Ce dieu n'est pas dur et farouche ;
C'est un enfant suivi des jeux ;
C'est lui qui sourit sur ta bouche,
Qui parle et brille dans tes yeux.

C'est lui qui fixe sur tes traces
Les doux désirs et les beaux jours,
Qui t'embellit, comme les Grâces,
De cet attrait qui plaît toujours.

J'en conviens, souvent des nuages
Ont obscurci ses traits flatteurs :
Mais le printemps a ses orages ;
Il est pourtant couvert de fleurs.

Aux longs ennuis de la vieillesse
Ton cœur déjà veut-il s'ouvrir ?
Va, laisse couler ta jeunesse
Sur les bords rians du plaisir.

Crois-moi, dans ce bois solitaire,
Sous ces guirlandes de lilas,
Jurons, par l'Amour et sa mère,
De nous aimer jusqu'au trépas.

Je parle au nom de la sagesse;
Prête l'oreille à ses leçons,
Belle Aglaé, viens, l'heure presse :
Qui sait demain où nous serons?

A DELIE.

QUAND brillera, mon aimable Délie,
Ce jour si doux, si cher à mes désirs,
Où dans tes bras, prodigue de ma vie,
J'épuiserai la coupe des plaisirs?

Dieux! quel moment! quand d'une main parjure,
Ardent, timide, emporté tour-à-tour,
J'arracherai ta modeste ceinture,
Et frémirai des fureurs de l'amour.

Mais quel sera ce moment de délice,
Lorsqu'enlacés par un double lien,
De mes transports furtivement complice,
Tu presseras mon sein contre le tien!

Ah!

Ah! si jamais, de mes feux embrasée,
Tu fais briller ce jour délicieux,
J'habiterai, tout vivant, l'élysée,
Et m'asseyrai sur le trône des dieux!

INVOCATION
A LA FORTUNE.

O toi que l'univers adore,
Qui d'un regard fais nos destins,
Fortune à mon tour je t'implore,
Jette sur moi des yeux sereins.

Mais ne crois pas qu'un bien frivole
Allume ma cupidité;
Tout l'or que roule le Pactole
Vaut-il la douce pauvreté?

Des honneurs je fuis la chimère,
Le bonheur n'est point à la cour;
Aux vains cordons mon cœur préfère
Un ruban donné par l'amour.

Je veux une simple chaumière
Que Phébus regarde en naissant;

Un petit bois que la lumière
Caresse d'un rayon mourant.

Je veux qu'une onde fugitive
Baigne mon champ et mes trésors,
Et que sa voix douce et plaintive
M'invite à rêver sur ses bords.

Je n'aimerai qu'une maîtresse ;
C'en est assez, je n'ai qu'un cœur ;
Délie a fixé ma tendresse,
Elle suffit à mon bonheur.

Et toi, Délie, ame céleste,
Soutien, ornement de mes jours,
Accours, viens de mon toit modeste
Faire le temple des Amours.

C'est là qu'au lever de l'aurore
L'amour hâtera ton réveil ;
C'est là que mes baisers encore,
Le soir suspendront ton sommeil.

Viens aussi dans ma solitude,
Douce amitié, présent des cieux ;
Viens, tes faveurs, l'amour, l'étude
Rendront mes jours délicieux.

Fortune, écoute ma prière ;

Dans mes projets sois de moitié ;
Mes nuits seront pour ma bergère,
Mes jours seront pour l'amitié.

PRIÈRE A LA PARQUE.

A DÉLIE

AU JOUR DE L'AN.

O Lachésis, plus lentement
File la trame de ma vie ;
Je vis auprès de ma Délie,
Près d'elle un siècle est un moment.

Phébus du cercle de l'année
A quatre fois décrit le tour ;
Cependant mon ame enchaînée
Brûle toujours de plus d'amour.

Tel l'arbrisseau cher à Pomone,
Qu'ont respecté les vents jaloux,
A chaque été qui le couronne
Porte des fruits toujours plus doux.

Délie a l'éclat de la rose,
Sa voix touchante arrive au cœur ;

Son ame où la mienne repose,
Est l'image de la candeur.

Que j'aille au loin, ma bien-aimée,
Habiter les affreux déserts
Où la nature inanimée
Gémit sous d'éternels hivers;

Qu'on m'entraîne aux bords du Zaïre
Bouillonnant des feux de l'été,
Ton doux parler, ton doux sourire
Seront toujours ma volupté.

Suspends le songe de ma vie;
O Parque! arrête ton fuseau;
Et dans les bras de ma Délie
Conduis-moi doucement aux portes du tombeau!

BILLET

A LA MÊME.

VOUDRIEZ-VOUS, belle Délie,
M'ouvrir chez vous le temple à l'heure du repas:
Là, plus heureux qu'Alcide, avant le noir trépas,

Dans un simple cristal je boirai l'ambroisie :
Mais j'ose vous prier de recevoir en tiers
Un convive connu, de bonne compagnie :
Il voit les grands, les rois, jusques aux financiers ;
Mais chez ces gros messieurs il prétend qu'il s'ennuie ;
Aimable quand il veut, il passe tour-à-tour
De la raison à la folie ;
Il est sombre et riant, faible et plein d'énergie ;
Il a vos yeux, vos traits : il se nomme... l'Amour.

A LA MÊME.

Aimons, ô ma chère Délie,
Aimons jusques au dernier jour ;
Cueillons, en passant, sur la vie,
Les fleurs légères de l'amour.

Du ciel la bonté secourable
Donna pour nous l'être au plaisir,
Et, pour le rendre plus aimable,
Mit près de lui le doux désir.

Suivons toujours sa pente aisée ;
Qu'il meure et renaisse toujours,

Et descendons dans l'élysée
Porté sur le char des Amours.

Aimons pendant que règne Flore,
Aimons sous les feux de l'été,
Et que l'hiver nous trouve encore
Dans les bras de la Volupté.

Et si notre ame est immortelle,
Si nous voyons les sombres bords,
Des vrais amans, parfait modèle,
Aimons dans l'empire des morts.

A LA MÊME,

AU JOUR DE L'AN.

Qu'il est heureux, ô ma Délie,
De couler ses rapides jours
Auprès d'une fidelle amie,
Et caressé par les Amours!
Qu'il est doux, sur notre passage,
De semer les fleurs des beaux ans,
De naviguer, au gré des vents,
Quand le plaisir est du voyage!
Il est vrai, qu'oiseau du printemps,
Quand Progné fuit, l'amour s'envole;

Plus de chansons, plus de faveurs,
Des jeux, des ris l'essaim frivole
Ne fait son nid que sur des fleurs.
Mais l'amitié, la confiance,
L'intimité, ce nœud pressant,
Console encor notre existence,
Égaye encor notre couchant.
Hiver, été, l'homme sensible
Est toujours auprès du bonheur;
La volupté, pure et paisible,
Est un fruit doux qui naît du cœur.

Déjà le dieu de la lumière
A touché les bords du midi;
Déjà, plus lent dans sa carrière,
Il lève un front moins obscurci.
Un an de plus presse notre âge:
Mais je l'ai passé près de toi:
Si j'eusse été ministre ou roi,
Qu'aurais-je aujourd'hui davantage?
Tout est déjà bien loin de moi.
Si le passé n'est plus qu'un songe,
Un enfant léger du sommeil,
Ah! que mon rêve se prolonge,
Du moins il charme mon réveil!

Tel, dans la saison fortunée,
Assis le soir dans son jardin,
On voit jouir l'heureux Colin

LIBRARY

Du souvenir de la journée,
Et de l'espoir du lendemain.

Filons ainsi, ma chère amie,
Jusques au terme limité,
Le doux tissu de notre vie;
Du temps trompons l'agilité :
Qu'amour toujours tienne la chaîne
Des jours que nous devons remplir :
Soumis au sort qui nous entraîne,
De notre état sachons jouir.
On peut, dans un vase d'argile,
Quand on modère ses désirs,
Avec un cœur pur et tranquille,
Boire le nectar des plaisirs.

Marchons gaiement au noir rivage,
Prêts à quitter, d'un œil serein,
Notre palais, notre hermitage;
Mais jouissons jusqu'à la fin

A MADAME DE***,

Qui vantait les douceurs de l'oisiveté.

Aimable Eglé, non, la froide inertie,
L'oisiveté, ne font pas le bonheur ;
Qui le poursuit doit animer sa vie,
Et cultiver son esprit et son cœur.

Heureux qui vit sans avoir rien à faire,
Dit le vulgaire, aveugle en son désir :
Pour être heureux, dit le sage Voltaire,
Occupez-vous ; s'occuper c'est jouir.

Ne pense pas qu'élève du Portique,
Je veuille ici te condamner tout bas
A repousser, d'une main fanatique,
Les doux plaisirs qui volent sur tes pas.

Non, le plaisir est un amant aimable
Fait pour te plaire et pour orner ta cour :
Mais une belle, adroite et raisonnable,
Ne garde pas son amant tout le jour.

Bientôt le temps, qui nous suit et nous presse,
Ravagera les lis de ton printemps ;

Mais si Minerve a formé ta jeunesse ;
Elle ornera le déclin de tes ans.

Vois ce jardin, qu'un amant de Pomone
A fécondé par son activité ;
Il en jouit ; il cueille dans l'automne
Les fruits qu'il doit aux travaux de l'été.

Oui, jeune Églé : tout vit par la culture ;
La fleur lui doit l'éclat de ses couleurs :
Rose toi-même ajoute à la nature,
Et tu seras la première des fleurs.

ÉPITRE

A M. DE P***.

Les sons charmans de votre lyre
Bien doucement bercent les cœurs ;
Mais l'amitié qui vous inspire
Prodigue un peu trop ses douceurs.
Je suis peu connu des neuf sœurs ;
Si dans leur riante prairie
J'osai dérober quelques fleurs,
Leur sort n'est pas digne d'envie,
Le soir vit faner leurs couleurs.
Vous me parlez de la couronne

Que tresse la main des amours ;
Hélas ! l'astre de mes beaux jours
Pâlit, et l'amour m'abandonne.
Il est passé ce doux printemps,
Cet âge heureux de la folie,
Où, dans les bosquets d'Idalie,
Séduit, égaré par mes sens,
J'errais sur les pas d'Égérie ;
D'Églé j'écoutais les accens,
Sans oublier dans ces momens
Mon rendez-vous avec Délie.
Mais l'âge éteint l'enchantement.
Déjà, sous le voile des grâces,
Sous l'attrait le plus séduisant,
De cent défauts je vois les traces.
Oui maintenant, et j'en gémis,
J'en trouverais aux immortelles,
Qui découvrirent à Pâris
Ces appas, ces formes si belles,
Qu'on ne voit plus dans nos pays,
Chez nos bégueules de mortelles :
Minerve, avec sa gravité,
Me semblerait très-peu piquante ;
Junon aurait trop de fierté ;
Vénus serait trop indulgente.
Mais vous, dans la fleur des beaux ans,
Lorsque l'Amour de faits galans
S'apprête à remplir votre histoire,
N'allez pas, dans votre manoir,

Couvrir les ris d'un manteau noir,
Et surcharger votre mémoire
Des logogryphes de Platon,
Pour faire annoncer votre nom
Par la trompette de la gloire
Jusques aux rives du Japon.
Imitez le dieu du Permesse;
Aux plaisirs faites votre cour.
Le doux souris d'une maîtresse
Vaut tout l'éclat du plus grand jour.
Cueillez les dons de la jeunesse :
On a trente ans pour la sagesse,
On n'a qu'un moment pour l'amour.

LES AVEUX,

A ZÉLIS.

En fait d'amour, soit faiblesse ou système,
Nous sommes tous et trompés et trompeurs :
Belle Zélis, je te trompais moi-même,
Et je t'aimais : juge, hélas ! de nos cœurs.

Te souvient-il de ce jour plein de charmes,
Lorsque, brûlant de ravir tes faveurs,
A tes genoux je versai tant de larmes ?
C'est mon flacon qui fournissait les pleurs.

Rappelle-toi

Rappelle-toi ces couplets qu'à ta gloire,
En in-promptu, je fis le jour des Rois;
Je t'enchantai ; l'éloge est doux à croire :
Eh bien ! ces vers m'avaient servi dix fois.

N'oublions pas cette grande tempête,
Quand, pour fléchir ton amour outragé,
D'un pistolet je menaçai ma tête ;
Eh bien ! d'honneur il n'était pas chargé.

Puis-je citer le billet de Clarice
Qui respirait l'indulgence et l'amour ?
Las ! je t'en fis le pompeux sacrifice :
Mais le billet s'adressait à Valcour.

Au dernier bal, où tu parus en Flore,
Plus que jamais je fus tendre et flatteur :
Je te ravis : je voulais plaire à Laure,
Et par l'envie arriver à son cœur.

Le lendemain il survint un nuage ;
Ton vieux mari gronda sur nos amours :
J'avais sous main excité cet orage :
Pour suivre Laure, et lui donner huit jours.

Te souviens-tu quand du comte Alexandre,
Sans nul motif, je devins si jaloux,
Que je m'en fus sans vouloir rien entendre ?
Avec Chloé j'avais un rendez-vous.

A mon retour tu me vis pâle et blême ;
Tu fus émue, et même tu grondas ;
J'en accusai l'amour, l'amour extrême ;
Chloé sait bien que je ne mentais pas.

Mais pourquoi donc ces ris, cette ironie ?
— Vraiment monsieur, je vous trompais bien mieux.
— Cela doit être : et je t'en remercie :
Le mieux trompé n'est pas le moins heureux.

ERMINIE,

POËME

EN TROIS CHANTS.

Nobis in arcto, et inglorius labor.

TACITE.

PRÉFACE.

CAR, encore une fois, je ne sais rien de pis que de traduire un Poëme mot pour mot. (Il s'agit d'une Traduction en vers.)

Cette Préface est tout entière dans les *Mélanges de Voltaire*, tome Ier, page 167.

ARGUMENT.

Portrait d'Erminie ; son amour pour Tanerède, guerrier de l'armée de Bouillon qui assiégeait Solyme. Combat au pied des murs où Tancrède est blessé par Argant, l'un des ennemis des Chrétiens : à cette nouvelle, Erminie veut s'échapper de la ville pour aller secourir son amant. Elle mande son écuyer Adir : elle lui fait le récit de ses malheurs, et de son amour. Ils partent ensemble au commencement de la nuit, arrivent auprès du camp des Croisés : elle envoie aussitôt son écuyer à Tancrède, pour le prévenir de son arrivée ; et pendant qu'elle attend le retour d'Adir, elle est poursuivie, et elle s'enfuit à travers les champs.

ERMINIE,

POËME.

CHANT PREMIER.

Combien de fois, maudissant le délire,
Et le démon qui m'inspirait des vers,
Dans mon dépit ai-je brisé ma lyre,
Et fait serment d'abjurer ce travers !
Mais le ruisseau suivra toujours sa pente,
Le loup toujours poursuivra la brebis,
L'homme de cour la faveur inconstante,
Et la beauté, toujours compatissante,
A son époux donnera des amis.
Et voilà l'homme, et tel je suis moi-même,
Au gré des vents promené sur les flots;
Et cependant, philosophe à système,
Je rêve, pense, et j'excelle en propos.

Le dieu du jour est descendu dans l'onde;
Déjà tout dort : du repos ennemi,
L'homme seul veille, et le vice avec lui.
Que dois-je faire? Irai-je chez Elmonde

D'un grand souper respirer tout l'ennui,
Étudier le jargon du beau monde;
Ou méditer, penché sur mon tableau,
Lorgnette en main, l'art profond du loto ?
Non, travaillons, et tourmentons ma verve;
Et que le vers, enfanté par Minerve,
Comme l'éclair, sorte de mon cerveau.

Vierges du Pinde, enflammez mon audace;
Que si je n'ai des beaux-esprits du temps
La voix sonore, et l'oreille et la grâce;
Si je ne puis, dans des cercles brillans,
Produire aussi ma muse rayonnante,
M'enorgueillir dans la chaise éloquente,
Où sont en pompe assis les grands talens,
Je puis du moins imiter la sagesse
De ces rimeurs sourds à tous les revers,
Qui, contens d'eux, et du dieu du Permesse,
Se pâment d'aise aux doux sons de leurs vers.

Et vous, objets de mon culte suprême,
Jeunes beautés, vous images des fleurs,
Comme Erminie, abjurez tout système;
Il n'en faut qu'un pour enchaîner les cœurs.
Il faut aimer; je le sais par moi-même:
Mais d'Erminie écoutez les malheurs;
Et venez d'elle apprendre comme on aime.

Cette princesse était dans l'âge heureux,

Où les Amours commencent à sourire :
Moins éclatant, d'un front moins radieux,
Le jeune lis brille dans son empire;
Ses cheveux d'or, entremêlés de fleurs,
Tombaient en nœuds sur sa taille légère ;
Son sein naissant, sous le voile sévère,
Ravissait l'œil par ses contours flatteurs.
Le feu charmant du printemps la colore ;
Ses grands yeux bleus sont remplis de douceur.
C'était Psyché, son aimable candeur,
Son doux parler, c'était son ame encore.
Mais de l'amour le poison dévorant
Pâlit déjà l'éclat de sa jeunesse ;
L'infortunée aimait éperdument,
Rien n'appaisait le feu de sa tendresse :
Tancrède était ce trop heureux amant,
Par lui son cœur, sa vie est animée,
Lui seul l'occupe, et la nuit et le jour,
En songe même, et son ame enflammée,
Ne voit que lui, ne respire qu'amour.

Être puissant, qui donnez le génie,
Les dignités, la gloire, la grandeur,
A leur éclat je porte peu d'envie ;
Faites pour moi renaître une Erminie,
Elle sera ma gloire et mon bonheur !

Tancrède alors, d'un héros magnanime,
D'un saint guerrier partageait les hasards :

C'était Bouillon, il assiégeait Solyme ;
Il ébranlait ses antiques remparts :
Et plein d'espoir dans le dieu des armées,
Sur les débris de leurs tours enflammées,
Il veut planter les sacrés étendards.

Dans la cité, cette amante affligée
Était venue, après de longs travaux,
Cacher sa vie, et chercher le repos.
Là, d'une tour dans la nue alongée,
Dès que l'aurore, à la voix des oiseaux,
Ornant son front de roses nuptiales,
Ouvrait le ciel aux heures matinales,
Ses longs regards, dans le camp ennemi,
Cherchaient au loin le héros qui l'enchaîne,
Et, par son cœur son œil souvent trahi,
Dans tout guerrier, près du camp, dans la plaine,
Croyait le voir, et ne voyait que lui.
Mais quel éclat colorait son visage,
Lorsque Tancrède, affrontant les hasards,
Sur un coursier, superbe de courage,
D'un pas tranquille approchait des remparts,
Et des païens qui frémissaient de rage,
Bravait le nombre, insultait les regards !
Elle admirait sa taille, son audace,
L'art de conduire un animal fougueux,
Son front riant de fraîcheur et de grâce,
Le feu guerrier qui brillait dans ses yeux ;

Et quand la nuit ramenait sur la terre
L'oubli des soins, les songes bienfaisans,
Elle rentrait sous son toit solitaire :
Là, sa pensée et son cœur s'égarans,
Devant ses yeux elle voyait encore,
L'air noble et fier du guerrier qu'elle adore;
Elle écoutait, elle entendait sa voix,
Son nom sans cesse échappait de sa bouche :
Enfin ses traits, sa fierté, ses exploits,
Tout repoussait le sommeil de sa couche.

Mais un combat s'apprête en ces momens
Au pied des murs; à cet effroi tout cède :
Mille croisés, commandés par Tancrède,
Ont attaqué deux mille musulmans.
L'impie Argant, cet Argant si terrible,
Qui méprisait et les loix et les dieux,
Est à leur tête, et ce tigre inflexible,
Ivre de sang, s'avance furieux.
Les deux partis, trop égaux en courage,
Unis, serrés, le cimeterre en main,
Jettent des cris, commencent le carnage :
Vous les voyez, sous leur charge d'airain,
Presser, céder, revenir avec rage,
S'entremêler, parer, frapper soudain :
Le fer sanglant, la mort va tout détruire.
Sur un chrétien le musulman expire;
Le vainqueur tombe aux pieds d'un Sarrasin.
Sur les remparts, on crie, on court aux armes;

Guerriers, vieillards, les femmes, les enfans,
Ont accouru. Leurs clameurs, leurs alarmes,
Les sons guerriers, les cris des combattans,
Et des blessés le désespoir, les larmes,
Glacent d'effroi, chrétiens et musulmans.
Vous avez vu parfois les noirs autans,
Se déchaîner, appeler les orages ?
L'affreuse nuit déjà couvre les champs.
Entendez-vous ces sourds mugissemens ?
La foudre gronde, et brisant les nuages,
Frappe, détruit nos antiques ombrages.
Les eaux du ciel s'échappent en torrens :
Le fleuve s'enfle et franchit ses rivages :
Un dieu vengeur mêle les élémens.
Dans ce fracas, la bergère éplorée,
L'époux chargé du fils qu'elle nourrit,
Courent au temple, et la foule égarée
Y vient, s'entasse, et l'airain à grand bruit,
Repousse l'air, la tempête et la nuit *.

Sur une tour la tremblante Erminie,
Pâle d'effroi, s'agitant, regardant,
Priait le ciel de sauver sa patrie,
Ses loix, son culte, et sur-tout son amant.

* Je me conforme ici à nos anciens préjugés : on sait aujourd'hui que l'ébranlement que les cloches impriment à l'air, attire souvent le tonnerre au lieu de le repousser.

Mais

Mais au milieu de sa troupe intrépide,
Tancrède voit l'impétueux Argant,
Qui de vengeance et de carnage avide,
Renverse tout, répand des flots de sang;
Il vole à lui pareil au trait rapide :
Argant le voit, et rend grâce aux destins,
Se précipite, et l'attaque et le blesse;
Tancrède tombe, et les fiers Sarrasins
Remplissent l'air de leurs cris d'allégresse.

Ah! concevez, dans ces momens d'horreur,
Les vœux ardens, le trouble, la pâleur,
Le désespoir de la faible Erminie!
Elle touchait aux bornes de sa vie :
Mais s'efforçant, et dérobant ses pleurs,
Elle demande, et n'ose davantage,
Si les guerriers ont cessé le carnage,
Et si Tancrède ou les siens sont vainqueurs.
Oui, lui dit-on, la gloire nous couronne,
Le brave Argant ramène nos soldats,
Et les chrétiens, que leur malheur étonne,
Ont emporté Tancrède dans leurs bras.
A ce récit, ses yeux baignés de larmes,
Cherchent le ciel, auteur de ses alarmes.

Rien cependant n'appaise ses terreurs.
Sujets, amis, tout témoin l'importune :
Seule elle veut s'abreuver de douleurs.
L'espoir enfin, ce dieu de l'infortune,

La consola, descendit dans son cœur.
Après l'horreur d'une nuit orageuse,
Le doux lever de l'aube paresseuse,
Rassure ainsi le pâle voyageur.
Dans son enfance, elle apprit de sa mère,
L'art d'employer ces présens du soleil,
Ces végétaux, dont le suc salutaire
Sait de la mort prévenir le sommeil,
Et réparer les crimes de la guerre.
C'était ainsi que chez les musulmans,
On instruisait les filles des soudans.
Dans nos climats, c'est une autre coutume;
Le jeune altesse, au superbe maintien,
Sur des coussins qu'enfle la molle plume,
La nuit sommeille, et le jour ne fait rien.

Brûlant d'espoir, aussitôt Erminie,
Veut s'échapper, voler vers l'ennemi,
A son amant aller rendre la vie,
Ou l'embrasser, et mourir avec lui.
Elle le veut : mais la pudeur refuse,
Timide enfant, qui, sans haïr l'amour,
N'aime à le voir que sous le demi-jour.
L'amour vainquit, il a plus d'une excuse.

Elle attendit, pour fixer son départ,
Que la nuit sombre eût déployé ses ailes;
Et pour tromper gardes et sentinelles,
Qui défendaient l'approche du rempart,

Elle revêt son corps d'une cuirasse,
Son front timide, où respirait la grâce,
Au lieu de fleurs, porte un casque d'airain,
Et d'une lance elle ose armer sa main.
Amour sourit en voyant la guerrière :
Il se souvint qu'au printemps de ses jours
Achille prit l'habit d'une bergère,
Et de Vénus emprunta les atours.

Pour l'escorter dans ce hardi voyage,
Elle choisit un ami doux et sage,
Le vieux Adir ; c'était son écuyer.
A ses devoirs, à l'amitié fidèle,
Nul ne la sert avec autant de zèle.
Il la vit naître, et ce brave guerrier
Dans son berceau l'embrassa le premier.
« Mon cher Adir, écoute ma prière,
» Sers mes projets ; et si je te suis chère,
» Cours à l'instant me choisir un coursier ;
» Mon amitié sur toi seul se repose ».
Elle se tait, le flatte d'un souris,
Et sur son teint, l'incarnat de la rose
Vint se mêler au doux éclat des lis.
Adir surpris, la regarde et s'écrie :
« Y songez-vous? Quelle fatale erreur.... »
Elle aussitôt : « Pardonne à ton amie
» Le long secret qui t'a voilé son cœur.
» Il te souvient de cette nuit d'horreur,
» Quand les croisés, ces fougueux fanatiques,

» Ivres de sang, sur des morts entassés,
» Dans ma patrie entraient à flots pressés,
» Qu'autour de moi s'écroulaient mes porti-
» ques ;
» Je perdais tout, trésors, gloire, grandeurs :
» Eh bien ! écoute, apprends tous mes mal-
» heurs.
» Dans mon palais, éperdue, égarée,
» De feu, de sang, de débris entourée,
» J'allais, j'errais, je défiais le sort,
» Le fer, la flamme, et j'attendais la mort.
» Dans ce moment, un guerrier se présente,
» Vaillant, superbe, et la foudre à la main ;
» Tout devant lui frémit et s'épouvante.
» Je reste seule, immobile, et soudain
» A ses genoux je tombe prosternée :
» Grâce, pitié, criai-je abandonnée,
» Digne héros, intrépide vainqueur,
» Grâce, pitié pour une infortunée,
» Prenez sa vie, et sauvez-lui l'honneur.
» Tancrède alors, qui ne connaît Tancrède !
» M'offrant la main avec sérénité,
» Me dit : Calmez l'effroi qui vous possède ;
» Malgré la guerre et sa férocité,
» Nous respectons le rang et la beauté.
» A ce discours, à cette voix touchante,
» J'osai sur lui lever mes tristes yeux ;
» Je le regarde ; image trop présente,
» Non, son aspect n'avait rien d'odieux ;

» Un charme heureux, je ne sais quelle grâce
» L'embellissait, tempérait son audace :
» Je tressaillis : mon regard éperdu
» Ne voyait plus qu'une vague lumière ;
» Mon cœur tremblait. Déjà, le croirais-tu?
» Déjà l'amour m'occupait tout entière :
» Et quel amour ! qu'il m'a coûté de pleurs !
» Au camp latin je suivis les vainqueurs :
» Près de Bouillon je me vis prisonnière ;
» Pendant deux mois j'ai vécu dans ses fers.
» Il t'en souvient : séparé de ta reine,
» Tu t'affligeais, tu pleurais mes revers.
» Ah! quelle erreur! comme j'aimais ma chaîne!
» Et cependant ce héros, mon appui,
» Ce doux objet de ma langueur secrète,
» Par ses devoirs, par l'honneur asservi,
» Bien rarement visita ma retraite :
» Mais j'espérais, et j'étais près de lui.

» Ainsi l'on voit, lorsque le vent s'éveille
» Et vole encore et timide et douteux,
» Le nautonnier se livrer à ses jeux,
» S'abandonner sur l'onde qui sommeille.

» Un jour, hélas ! ô souvenir flatteur !
» Il revenait des champs de la victoire,
» L'égide en main, environné de gloire,
» Mais fatigué du poids de la chaleur :
» C'était l'instant où les eaux et l'ombrage

» Deviennent chers aux bergers, aux troupeaux;
» La lassitude accablant ce héros,
» Il s'étendit sous un palmier sauvage,
» Et le sommeil lui versa ses pavots.
» J'arrive alors : quel objet se présente !
» C'est lui ! Tancrède ! il dort paisiblement :
» Sur l'angle usé d'une pierre brûlante,
» Ce fier guerrier repose durement :
» Autour de lui la terre plus ornée,
» De son parfum, d'un air pur l'humectait ;
» Sa tête nue et vers le ciel tournée,
» De majesté, de grâce étincelait.
» Je m'approchai ; retenant mon haleine,
» Tremblante au bruit par moi-même excité,
» A peine osant appuyer sur l'arène
» Le bout d'un pied par la crainte agité.
» J'avance encore, et je respire à peine :
» Je le voyais : ses superbes cheveux,
» Tantôt épars, tantôt unis entr'eux,
» Suivaient des vents les haleines légères :
» Hélas ! et moi, je les suivais des yeux :
» Que dis-je ? Adir, en mes vœux téméraires,
» J'osai deux fois en caresser les nœuds.
» Un mouvement qu'il fit à l'instant même,
» M'intimida ; je m'éloigne, je pars ;
» Mais en fuyant, tout à l'objet que j'aime,
» Sur lui cent fois j'attachai mes regards.

» Ainsi l'amour, dans sa coupe funeste,

» Versait, Adir, un breuvage enchanteur,
» Et du plaisir le trait pur et céleste,
» Trouvait encor le chemin de mon cœur.

» Mais ce guerrier, animé par l'honneur,
» Hélas ! bientôt voulut briser mes chaînes:
» Je viens, dit-il, je viens finir vos peines,
» Et vous pouvez, au gré de vos souhaits,
» Quitter ces lieux qu'ont paré vos attraits.
» Le laboureur, qu'un horrible tonnerre
» A renversé palpitant sur la terre,
» Qui se relève, et d'un œil éperdu
» Voit ses bœufs morts, voit l'ormeau séculaire
» Noirci, sans vie, à ses pieds étendu,
» Est moins glacé, moins frappé d'épouvante,
» Et cependant je le quitte expirante :
» Mais pour jamais mon repos est perdu.

» J'ai trop long-temps, au fond de ma pensée,
» Enseveli mes vœux et ma douleur :
» Pardonne, Adir; profondément blessée,
» Etais-je à moi ? Mais ma voix, ma pâleur,
» Et les soupirs de mon ame oppressée,
» Tout révélait mes secrets et mon cœur.
» N'importe; enfin, soit pitié, soit délire,
» Je veux le voir, je veux sauver ses jours;
» Dans ce moment peut-être qu'il expire;
» Ne tardons plus, volons à son secours ».

Le vieux Adir, d'une oreille sévère

Et d'un œil triste écoutait ce récit.
« Vous m'apprenez un étonnant mystère :
» Je plains, dit-il, l'erreur qui vous séduit.
» Ah ! que l'amour, que sa funeste flamme,
» Ont, sur la terre, apporté de malheurs !
» Combien de fois !... Je respecte vos pleurs ;
» La vérité pourrait blesser votre ame.
» Je la supprime ; et fidèle écuyer,
» Je vais soudain vous armer un coursier ».
Il dit, et part, le détache et l'amène :
D'abord craintive elle y monte avec peine ;
Puis, par degrés, s'excitant, se hâtant,
Elle parvient aux portes de la ville,
Suppose un ordre, affecte un air tranquille,
Se fait ouvrir, et piquant, galopant,
Bientôt arrive aux barrières du camp.
A cette approche, elle tremble, elle hésite ;
Mais recueillant sa raison interdite :
« Adir, dit-elle ; Adir, vole à l'instant
» Vers cette enceinte, et va trouver Tancrède ;
» Tu lui diras que l'active amitié,
» Pour sa blessure apporte un sûr remède :
» Tais-lui mon nom, parle de ma pitié :
» Dis que je viens pour le soigner moi-même ;
» Ajoute encor, si tu veux, que je l'aime ;
» Mais de mes feux cache-lui la moitié.
» C'en est assez ; cours, si tu veux me plaire ;
» Dans ce vallon j'attendrai ton retour ».
Adir partit d'une course légère ;

Mais, en courant, il maudissait l'amour.
Combien de fois je l'ai maudit moi-même !
Malgré cela j'y revenais toujours.
Et tel est l'homme, avec ses beaux discours :
C'est un enfant qui boude ce qu'il aime.

Pendant qu'Adir, d'un cheval vigoureux,
En s'agitant, presse les flancs poudreux,
Cette beauté tristement délaissée,
Compte le temps, fait la route avec lui,
Le suit de l'œil, le voit de la pensée :
« Il va, s'approche, aborde l'ennemi ;
» On l'introduit ; il parle, il voit Tancrède »!
Elle sourit, palpite de bonheur :
Mais tout-à-coup quel nuage succède !
L'impatience est déjà dans son cœur.
« Grands dieux ! qu'il tarde »! Aussitôt elle avance,
D'une colline elle atteint la hauteur ;
Et là, d'un œil chargé de sa douleur,
De l'horizon parcourt le cercle immense.

La nuit alors déployait dans les airs
Les longs replis de sa robe étoilée :
L'ourse brillait ; la lune dévoilée
De ses rayons argentait l'univers :
Les frais zéphyrs balancés sur leurs ailes,
Agitaient l'air d'un doux frémissement,
Et le sommeil, des voûtes immortelles,
D'ombres couvert, descendait mollement.

Mais le sommeil descend sur ma paupière ;
Déjà la voix du chantre du matin
Vient d'avertir la soigneuse fermière :
Elle se lève, appelle Mathurin.
La mère Alix, une allumette en main,
Va sous la cendre éveiller la lumière,
Souffle, resouffle, et la mèche, à la fin,
Soleil naissant, éclaire la chaumière.

Divin Morphée ! ô puissant bienfaiteur
De nos abbés, de l'oisif monseigneur,
De tous les sots que ta vapeur engraisse ;
Toi qui souvent endors sur le Permesse,
Au son des vers le facile auditeur,
Ferme mes yeux, et répands dans mes veines
Un calme heureux, une molle langueur ;
Mais sur moi seul étends tes douces chaînes,
Et garde-toi d'attaquer mon lecteur.

Fin du premier Chant.

ARGUMENT.

ARGUMENT.

Erminie arrive dans un vallon charmant, habité par un vieillard, à qui elle conte ses malheurs : ce bon pasteur lui fait à son tour le récit de sa vie ; elle se détermine à rester auprès de lui, à revêtir un habit de bergère, que lui donne Erycnée, la femme du vieillard. Adir arrive à la tente de Tancrède. Il s'acquitte de son message ; et après une réponse favorable, il revient chercher Erminie, et ne la trouve plus.

CHANT SECOND.

Oh! quand serai-je en mon humble hermitage,
Près d'un ruisseau facile dans son cours,
Maître de moi, caché sous le feuillage,
Aux jeux du sort abandonnant mes jours,
Foulant aux pieds la fortune volage,
Et la faveur des arbitres des cours!...
O champs heureux! ô retraites du sage!
Dans votre sein cachez-moi pour toujours!
Et vous, Palès; vous, Vertumne et Pomone,
Soyez mes dieux, mes lares protecteurs!
Plût aux destins que des simples pasteurs,
Mon front naissant eût porté la couronne!
Et quel mortel peut voir, sans tressaillir,
Les premiers feux dont l'aurore étincelle,
La jeune rose, image du plaisir,
Et d'une vierge à la pudeur fidelle;
Le chêne altier, dont le vaste contour
Presse la terre, et repousse le jour;
Et cet épi fidèle à sa promesse,
Qui verdit, monte, et déjà plein d'ardeur,
Ose au printemps confier sa jeunesse,
Et des soleils aspirer la chaleur?

Que si jamais, brisant ma triste chaîne,
Je puis avoir un champêtre verger,
Vous me verrez, philosophe-berger,
Content du sort, jouir de mon domaine,
Du frais de l'ombre, et du jour passager.

Là, quand l'hiver, au printemps qui le chasse,
Aura cédé son empire orageux,
D'un arbrisseau, jeune présomptueux,
Armé d'un fer j'arrêterai l'audace.
Et quand le soir, s'abreuvant de vapeurs,
Epanchera sa féconde rosée,
J'irai d'une onde, en filets divisée,
Calmer la soif qui desséchait mes fleurs.

Là, tu viendras, douce mélancolie,
Remplir mon cœur de touchans souvenirs,
Me retracer les songes de ma vie,
Mes vains projets, tant de vagues désirs,
Et ma jeunesse, hélas! évanouie,
Et pour jamais emportant les plaisirs.

Et toi, Zulmé, dont le nom seul m'enchante,
Qui m'enflammas de ton premier regard;
Toi, dont la grâce et naïve et piquante,
Comme ton cœur n'emprunte rien de l'art,
Je veux ici, sous un dôme champêtre,
Au fond d'un bois t'élever un autel;
Tout à l'entour s'empresseront de naître

L'œillet, la rose et le lis immortel :
Dans ce bosquet la jeune tourterelle
Fera son nid au lever des beaux jours ;
Et tu viendras, aimable Philomelle,
Chaque printemps y chanter tes amours.

C'est là, Zulmé, qu'entouré d'un feuillage,
Le pur albâtre offrira tes attraits ;
On y lira ces mots qu'Amour exprès
Fit pour graver au bas de ton image :
« Du charme le plus doux Vénus orna ses traits ;
» L'amour mit dans son cœur ce qu'il a de plus
» tendre ;
» Et, quant à son parler, ah ! craignez de l'en-
» tendre !
» Ce fut en l'écoutant que j'aimai pour jamais ».
Mais le temps fuit, je m'égare, et j'oublie
Qu'amour galope avec notre Erminie.

Long-temps encor, son coursier animé,
N'écoutant plus le frein accoutumé,
Bondit, s'élance, et court avec furie ;
Le feu jaillit de son œil enflammé :
Enfin rendu, vaincu de lassitude,
Il s'arrêta dans le fond d'un vallon,
Charmant asile, aimable solitude,
Où mille fleurs émaillaient le gazon.
Autour régnait une chaîne charmante
De petits monts couronnés d'arbrisseaux,

D'où descendaient, rapides dans leur pente,
Des flots d'argent divisés en ruisseaux.
Un jeune fleuve, au pied de ces côteaux,
Les recevait dans son urne naissante;
On le voyait développer ses eaux,
S'enfler, courir sur sa rive écumante.
Plus loin vivaient de superbes ormeaux,
Qui s'embrassaient, enlaçaient leurs feuillages,
Et présentaient, sous de rians ombrages,
Au voyageur le frais et le repos.
Le sage y trouve un abri solitaire,
Où vient s'asseoir la méditation,
Et les amans, l'heureuse occasion,
Des lits de fleurs, et sur-tout le mystère.
L'heure, le bois, le silence des nuits,
Si chers aux cœurs malheureux et sensibles,
Flatte Erminie et suspend ses ennuis :
Elle descend sous ces voûtes paisibles;
Et sur les prés oubliant son coursier,
Se laisse aller sous un vaste palmier.

Suivi du calme et des songes fidèles,
Et couronné d'ombres et de pavots,
Le doux sommeil la couvrit de ses ailes,
Et dans ses sens fit couler le repos.
Elle en jouit, heureuse dans sa peine,
Jusqu'au moment où le dieu du matin,
Parfumant l'air de sa suave haleine,
Eut sur l'Indus levé son front serein.

Alors la voix, la brillante harmonie
De mille oiseaux qui s'unissaient en chœur,
Pour saluer le père de la vie,
De son sommeil finirent la douceur.
Son œil s'entr'ouvre, et reçoit la lumière;
Sa bouche fraîche exhale au sein des fleurs
Un souffle pur, le mêle à leurs odeurs.

Mais elle voit cette ombre hospitalière,
Ces prés, ces eaux, ces chaumes fraternels,
Où des bergers, sous l'œil de l'innocence,
Unis entr'eux, au nom des immortels,
Et par les mœurs, trésors de l'indigence,
Vivaient heureux. Jamais, sur leurs autels,
N'éclata l'or, ne brilla le porphyre:
Mais quand Vénus, sur le char du printemps,
Echauffait l'air, l'épurait d'un sourire,
Ils rappelaient les troupeaux dans les champs,
Ils travaillaient, ils ranimaient leur lyre,
Et les échos s'éveillaient à leurs chants.
De ce tableau la volupté touchante,
Et les oiseaux et le vol des zéphyrs,
Parlaient au cœur de cette tendre amante,
Lui retraçaient de cruels souvenirs.
Elle gémit: et des larmes amères,
En longs ruisseaux baignèrent ses paupières.
Le foible agneau dans les bois égaré,
Ainsi des nuits attriste le silence:
Ainsi depuis, sous un dôme sacré,

Une beauté, modèle de constance,
Pleura d'un fils la mort et la naissance *.

Mais elle entend les airs mélodieux,
Que de ces bois l'habitant pacifique
Accompagnait de sa flûte rustique.
Elle se lève, et le cherche des yeux.
Elle aperçoit, à l'ombre d'une treille,
Un vieux pasteur, le Nestor du hameau,
Qui mollement auprès de son troupeau
Courbait l'osier, le tressait en corbeille,
Et souriait aux chants de ses trois fils,
Jeunes enfans qui, d'une voix légère,
Disaient en chœur, à ses côtés assis,
Le vieux couplet qu'avait chanté leur père.
L'éclat subit d'une armure guerrière,
Frappa d'effroi leurs timides esprits:
Mais ses regards et leur douce lumière,
Ses cheveux d'or sur son sein voltigeans,
Tout rassura ces bergers innocens.
« Heureux pasteurs qu'un dieu juste protége,
» Dit-elle alors, poursuivez vos concerts;
» Je ne viens point, d'une main sacrilége,
» Troubler vos jeux, la paix de vos déserts;
» Sage vieillard, eh quoi! lorsque la guerre
» Porte la flamme et la mort dans ces lieux,

* Mademoiselle de la Valière: tout le monde connaît cette anecdote.

» Vous y vivez paisible et solitaire,
» Loin des dangers, sous le regard des dieux?
» — Oui, mon cher fils, cet ouragan terrible
» A respecté ma famille et nos bois:
» Soit que le ciel, à nos craintes sensible,
» Daigne veiller sur d'humbles villageois;
» Soit que les fruits de ce champêtre asile
» N'excitent pas les désirs du vainqueur,
» Et qu'il méprise une pauvreté vile,
» Vile pour lui, mais bien chère à mon cœur,
» Qui n'a besoin que d'un séjour tranquille:
» J'aime et bénis ce toit de mes aïeux:
» Les fruits mûris par la main de l'Automne,
» L'onde qui fait sous cet ombrage heureux,
» Et le lait pur que mon troupeau me donne,
» Couvrent ma table, et remplissent mes vœux.
» Voilà mes fils, appui de ma vieillesse;
» Déjà tous trois aux travaux assidus,
» Ils vont aux champs endurcir leur jeunesse;
» A leur retour, à mon cou suspendus,
» Je leur souris, je reçois leur caresse.

» Mais vous, mon fils, la nuit et le chemin
» Ont épuisé vos forces languissantes;
» L'astre du jour de nos plaines riantes
» Chasse déjà les ombres du matin.
» Dans mon réduit, près d'une bonne mère,
» Venez chercher un repos nécessaire ».
Il dit, et marche, et la tient par la main.

Il la conduit vers la sage Erycnée,
Digne Baucis, compagne de ses jours :
Ils s'adoraient ; le temps et l'hymenée
N'ont point encore attiédi leurs amours.
Tels deux ruisseaux, que leur rivage enchaîne,
Coulent d'abord séparés dans leurs cours ;
Mais l'un vers l'autre attirés dans la plaine,
Un même lit les unit pour toujours.
Baucis accueille et rassure Erminie,
D'un vieux fauteuil renfle le vieux duvet,
L'y fait asseoir, de zèle rajeunie,
Hâte ses pas que l'âge retardait,
Revient, lui porte une coupe arrondie,
Où le lait chaud sur les bords écumait :
A ce nectar joint la grappe vieillie,
Qui suspendue entourait ses lambris,
Et la voyant languissante, attendrie,
Par ses discours veut calmer ses ennuis.
De ce séjour elle lui peint les charmes,
Son air si pur, ses tranquilles ruisseaux,
Ses prés fleuris, la fraîcheur des berceaux ;
Et puis l'invite à dépouiller ses armes ;
L'aide elle-même. Erminie, à son tour,
Sensible aux soins d'une si tendre mère,
Lui répondait d'un regard plein d'amour.
Le bon vieillard, qu'un long usage éclaire,
Qui découvrait, qui lisait dans son cœur,
D'un vif chagrin l'empreinte solitaire,
Lui dit : Mon fils, je vois votre douleur ;

Oui, vous souffrez, hélas ! Rois et pasteur,
Qui n'a gémi sous le poids de la vie ?
Dès qu'on est homme, on a connu les pleurs !
J'en ai versé : j'ai senti les malheurs ;
Ils sont passés, et mon cœur les oublie.

« Il fut un temps, qu'à peine je conçois :
» Lorsque j'entrai dans mon adolescence,
» J'eus d'autres goûts, je dédaignai les bois
» Et les troupeaux ; ébloui d'espérance,
» J'abandonnai les lieux de ma naissance ;
» Je vis Memphis, les rois et leur séjour.
» Là, je connus, au bord des précipices,
» Cultivateur des jardins de la cour,
» Ces grands couverts de travers et de vices.
» Que j'essuyai de dédains, de caprices !
» Combien de fois, dans la longueur des nuits,
» Ou dans le jour, sous un antre sauvage,
» J'ai regretté, j'ai pleuré mes brebis,
» Mes doux loisirs et mon humble hermitage !
» L'amour enfin ; oui, j'en conviens, l'amour
» M'ouvrit les yeux, décida mon retour,
» Et pour jamais brisa mon esclavage.
» Vous connaissez l'amour et son pouvoir ?
» Depuis trois ans mon ame infortunée,
» Dans ses liens gémissait sans espoir ;
» J'idolâtrais la charmante Erycnée.
» J'étais aimé ; mais la loi du devoir
» Intimidait, enchaînait sa tendresse :

» Elle était riche ; et, fier de son éclat,
» Son père Ali méprisait un état
» Où les mœurs sont notre unique richesse ;
» Mais Erycnée eut pitié de mes maux.
» Un nœud secret unit nos destinées ;
» Nœud fortuné qui comble mes années
» De paix, d'amour, de biens toujours nouveaux.
» J'ignore encor qui trahit le mystère
» Du vœu sacré qui liait deux époux ;
» Un bruit secret en instruisit son père :
» Jaloux, barbare, éperdu de courroux,
» Il veut soudain, il veut rompre nos chaînes,
» Forcer sa fille à former d'autres nœuds :
» Sourd à ses pleurs, inflexible à ses peines,
» Il l'enferma dans un donjon affreux.
» Là, du silence et de l'ombre entourée,
» Sans nul témoin pour recevoir ses pleurs,
» Au désespoir, à la terreur livrée,
» Elle expirait. Au bruit de ses malheurs,
» Mon cœur s'emplit d'amertume et de rage :
» Mais, rappelant aussitôt mon courage,
» Je résolus de défier le sort,
» Et de braver les périls et la mort.
» Du vieux Ali j'aborde un jeune esclave,
» Je l'attendris : sensible, vif et brave,
» D'un zèle ardent il seconde mes vœux :
» Nous préparons des liens vigoureux ;
» Et quand la nuit du pôle descendue,

» De l'horizon noircira l'étendue,
» Ma digne épouse, au mépris du trépas,
» Doit à ces fils dans les airs suspendue,
» De nœuds en nœuds descendre dans mes bras.
» Au haut des murs la résine enflammée
» Est le signal qui doit frapper mes yeux.
» Trois nuits j'errai sous ces murs odieux ;
» Trois fois au ciel l'aurore rallumée,
» Désespéré, m'arracha de ces lieux :
» Je périssais, et j'accusais les dieux,
» Quand d'un flambeau la tremblante lumière,
» A l'air obscur mêla son jour heureux.
» A cet aspect, couché sur la poussière,
» Tremblant, ravi, je m'écrie à genoux :
» Dieux ! protégez une amante si chère,
» Sauvez, sauvez deux malheureux époux !
» Un voile sombre enveloppait la terre,
» L'éclair pressé traçait d'affreux sillons,
» Les vents fougueux volaient en tourbillons,
» Et l'air grondait du fracas du tonnerre.
» Je ne vois plus le signal qui m'a lui,
» Je n'entends plus que la voix de l'orage ;
» Je m'épouvante, éperdu, sans courage,
» Sous le malheur je reste anéanti.
» Mais tout-à-coup dans l'air je crois entendre,
» J'entends mon nom : Es-tu là, Soliman ?
» Sauve mes jours. — Oui, ne crains rien, des-
» cend ;

» Vieux

» Viens dans le sein de l'époux le plus tendre.
» Sa voix, l'espoir, m'ont rendu ma vigueur :
» Les bras ouverts, je l'attends, je l'appelle :
» Dieux ! quel moment ! Elle approche ; c'est
» elle !
» Je la reçois mourante, sans couleur ;
» Je la saisis, et cent fois je l'embrasse.
» Mais le temps presse ; en vain le ciel menace ;
» Le vent mugit ; je l'emporte en mes bras.
» La nuit enfin, d'étoiles couronnée,
» Elève un front épuré de frimats,
» Et rend la paix à la terre étonnée.
» De leurs bontés nous rendons grâce aux
» dieux.
» Nous nous hâtons, nous traversons les plai-
» nes,
» Les bois, les monts, les torrens orageux ;
» Deux mois entiers, courageux dans nos pei-
» nes,
» Privés de tout, nous avons habité
» De noirs déserts, des forêts ténébreuses ;
» Le jour cachés dans des grottes affreuses,
» La nuit marchant avec rapidité.
» Le ciel enfin, touché de nos misères,
» Jeta sur nous des regards paternels :
» Nous arrivons dans ces lieux tutélaires,
» Où l'innocence a fixé ses autels.
» Quand je les vis : O séjour de mes pères !
» Salut, salut, criai-je l'œil en pleurs ;

» Adieu, fortune; adieu, vaine espérance;
» J'abjure ici vos brillantes erreurs,
» Et vais rentrer dans ma noble indigence!
» Depuis ce temps, j'habite pour toujours
» Ces bois amis, témoins de mon enfance,
» Témoins bientôt du dernier dé mes jours ».

Tandis qu'il parle, Erminie en silence,
L'œil baissé, fixe, attentive, écoutait,
Et du vieillard la touchante éloquence
Flattait son cœur, par degrés le calmait;
L'espoir serein éclairait son visage:
Tel le soleil, après un long orage,
Perce les airs, et teint leur voile obscur,
Du doux reflet du pourpre et de l'azur.
Elle médite, et, faible, abandonnée,
Veut se cacher dans l'ombre de ces lieux,
Y demeurer jusqu'au jour où les dieux
Adouciraient sa vie infortunée,
Et que le sort des combats trop douteux
Aurait enfin fixé sa destinée.
« Heureux! dit-elle, ô trop heureux pasteur,
» Dont la vertu, toujours plus inflexible,
» Fit si long-temps l'épreuve du malheur!
» Tu le connus, tu seras plus sensible:
» Ouvre ton ame à la douce pitié,
» Daigne en ces lieux me tenir lieu de père;
» Peut-être un jour, ces bois, ton amitié,
» Pourront calmer ma pénible misère ».

Elle lui parle alors de ses malheurs :
En les contant elle verse des pleurs,
Et le vieillard, avide de l'entendre,
Pleurait aussi : son ame pure et tendre
Lui prodiguait les soins consolateurs.

Elle demande un habit de bergère ;
Sur les contours d'une jambe légère,
Une tunique à longs plis descendait ;
Son pied charmant déjà disparaissait
Dans une large et rustique chaussure,
Le lin flottant d'une antique ceinture
Contient d'un nœud ses humbles vêtemens ;
Ses beaux cheveux sont tressés sur sa tête ;
Un ruban rose, et quelques fleurs des champs,
Les décoraient, servaient aux jours de fête.
Mais à travers cette simplicité,
Sous ces habits, qu'avilit l'opulence,
L'œil découvrait sa modeste beauté,
Sa grâce aisée et sa haute naissance :
Telle à travers les pores du cristal,
D'un feu caché s'échappe la lumière ;
Ou telle encor lève un front virginal
Sur son buisson la rose printanière.

Au point du jour elle menait aux champs
Et ses brebis et sa chèvre fidèle :
On les voyait, quand le soir les rappelle,
Riches de lait, revenir à pas lents,

Courbant la tête et traînant leur mamelle.
A leur retour, sous les yeux du pasteur,
Elle exprimait, dans un vase d'argile,
Leur lait mousseux; puis d'une main agile,
L'assaisonnait d'un sel conservateur.

Souvent alors que ses brebis à l'ombre,
Se délassaient des ardeurs du midi,
Cachée au jour sous le feuillage sombre
D'un bois voisin par les temps épaissi,
Elle gravait sur l'écorce nouvelle,
Ses durs revers, son amour si fidelle,
Et de Tancrède, hélas! le nom chéri;
Et puis lisant, relisant son histoire,
Elle disait: « O vous, arbres amis,
» Vivez, croissez, et de mes longs ennuis,
» De mon amour, conservez la mémoire:
» Que si jamais quand je ne serai plus,
» Un digne amant sous ces arbres touffus,
» Venait rêver à l'objet de sa flamme,
» En apprenant et ma vie et ma mort,
» Que la pitié s'éveille dans son ame,
» Et qu'il s'écrie en déplorant mon sort,
» Tant de constance, un amour si sincère,
» Devaient jouir d'un destin plus heureux.
» Peut-être un jour, si ma triste prière
» Peut s'élever jusqu'au trône des dieux,
» Ici viendra, dans cet asile même,
» Où pour jamais ma cendre dormira,

» Ce chevalier, ce Tancrède que j'aime,
» Et qui jamais peut-être ne m'aima.
» Se rappelant alors mes faibles charmes,
» Il daignera, s'affligeant à son tour,
» Du prix tardif de quelques douces larmes,
» Charmer mon ombre, et payer mon amour ».

Pendant qu'ainsi cette belle au silence,
Aux bois muets confiait ses douleurs,
De ses beaux yeux, miroir de l'innocence,
Tombe et ruisselle une source de pleurs.

Mais revenons, il en est temps sans doute,
A l'écuyer qui chemine à grands pas
Devers Tancrède, et médite en sa route
Un compliment qu'il répète tout bas.
Il l'a trouvé tout pâle, dans sa tente,
Avide encor de vengeance et de sang,
Plein du désir de défier Argant,
Et de punir se victoire insolente.
L'honnête Adir devant lui présenté,
Adroitement s'acquitte du message :
« Je viens, dit-il, au nom d'une beauté,
» Que vos malheurs, votre noble courage,
» Ont animé de zèle et de bonté;
» Pour vous offrir, instruite par un sage,
» Quelques secours, peut-être la santé.
» Quant à son nom, mon ordre est de le taire,
» Et j'obéis : mais si j'ai votre aveu,
» Elle me suit, vous la verrez dans peu ».

Quoique surpris, le héros débonnaire,
Sans hésiter, donna son agrément.
« Grands Dieux, dit-il, si c'était Erminie » !
Il ajouta : « Si vous voyez Argant,
» Le preux Argant, dites-lui, je vous prie,
» Que chaque jour, au gré de mon espoir,
» Je sens mon bras, ma santé raffermie,
» Et que bientôt nous pourrons nous revoir ».

Le bon Adir, très-content de lui-même,
Et de l'accueil du guerrier obligeant,
Monte à cheval, de fatigue un peu blême,
Et court bien vîte aux lieux où tristement
Il a laissé sa reine qui l'attend :
Toujours courant, plein de joie il arrive,
Cherche, regarde ; il se trouble, il pâlit,
Prête au silence une oreille attentive,
La redemande aux échos, à la nuit ;
Fait retentir le doux nom d'Erminie :
Mais l'écho seul répondant à sa voix,
Glacé de crainte, il part, maudit sa vie,
L'amour, Tancrède, et se perd dans les bois.

Mais fatigué de sa longue carrière,
Le dieu du jour rasant le bord des eaux,
Va chez Thétis dételer ses chevaux.
Cherchons un gîte, entrons dans la chaumière
Du bon pasteur, qui, sur deux vieux treteaux,
A fait dresser sa table héréditaire ;

Où, près d'un vase, outragé par le temps,
Sont de Cérès la pâte circulaire,
Et le miel pur, et les fruits humectans.

Heureux celui qui, près de la nature,
D'un tel festin ferait tout son bonheur,
Et qui saurait, dans la paix de son cœur,
Jouir des champs dans une vie obscure!
Bien plus heureux si, libre de tous soins,
Assis au frais sur l'herbe rajeunie,
Il peut souper avec son Ermimie,
N'ayant que l'ombre et l'amour pour témoins.

Fin du second Chant.

ARGUMENT.

Adir qui cherchait Erminie, la trouve dans le vallon qu'habitait le vieillard; elle était auprès de son troupeau: il la sollicite, la presse de retourner à Solyme. Erminie cède à ses prières, fait ses adieux au vénérable pasteur, et part avec Adir. Pendant ce temps, Tancrède avait défié Argant qui s'était rendu au lieu assigné. Description du combat. Argant est tué. Tancrède grièvement blessé, se traîne quelques pas, et tombe évanoui. Erminie et Adir arrivent dans le moment. Ils reconnaissent d'abord Argant, ensuite Tancrède: désespoir d'Erminie. Cependant Adir s'aperçoit que ce héros respire encore; Son amante le soigne, panse ses bles-

sures. Adir construit un brancard. Erminie aide à le porter. Ils arrivent après de longs efforts dans un petit hameau. Tancrède revient de son évanouissement, reconnait Erminie, et perd encore l'usage de ses sens. Erminie ne paraît plus à ses yeux. Lorsque Tancrède a repris ses forces, il demande à Adir s'il n'a pas vu cette reine charmante. Adir raconte tout ce qu'elle a fait pour lui. Tancrède va se jeter à ses pieds, et lui offre sa main. Erminie l'accepte, et ils vont ensemble au camp de Bouillon.

CHANT TROISIÈME.

Qu'avec plaisir mon regard se repose
Sur les progrès de nos arts, de nos mœurs;
Et qu'il m'est doux de voir briller la rose
Au même lieu d'où s'éloignaient les fleurs;
Et la raison qui, lentement éclose,
S'élève enfin sur nos vieilles erreurs!
Tout est changé : l'on ne voit plus nos belles
Sur un coursier poursuivre leurs amans,
Abandonner, dans leurs ardeurs fidelles,
Leur lit oiseux pour coucher dans les camps.
On ne voit plus pour l'honneur de leurs dames
Nos chevaliers s'égorger galamment :
Tout est changé, sur la vertu des femmes
On est d'accord, tout est bien à présent.

Mais le dirai-je? Oui, mon cœur le confesse,
J'aurais aimé les mœurs de ce vieux temps,
Où la beauté, docile à la tendresse,
S'abandonnait à ses doux mouvemens;
Où dès qu'amour, ce dieu qui me tourmente,
D'un trait doré piquait un jeune cœur,
L'aveu suivait cette naissante ardeur,
Et l'aveu fait, une facile pente

Les conduisait au temple du bonheur ;
Ou si parfois l'amante encor novice
(Un pareil cas a pu se rencontrer)
De la rigueur affectait l'injustice,
Du moins l'amant osait tout espérer.

Que l'espérance est douce quand on aime !
Ah ! si jamais son rayon enchanteur
Frappait mes yeux, se glissait dans mon cœur !
Non, les bontés de Vénus elle-même,
Tous ses appas livrés à mon ardeur,
Ne vaudraient pas cette ombre de faveur.
Mais ma Zulmé, cette Zulmé si chère,
Malgré l'éclat de ces attraits charmans,
D'un amour pur caressant la chimère,
Veut que je sois modeste dans mes sens,
Comme un vieux saint qui jeûna soixante ans.
Je dis Zulmé : les autres, je l'ignore.
Quelqu'un peut-être est plus heureux que moi :
S'il en convient, avec lui je le croi ;
Mais si j'osais, je douterais encore.

Et cependant inflexibles censeurs,
N'accusons pas notre aimable Erminie:
Je suis bien loin d'approuver ses erreurs:
Mesdames, non : trop aimer est folie,
Je le sais bien ; mais grâce, je vous prie,
Ah ! la pitié va si bien à vos cœurs !
De ces temps-là telles étaient les mœurs.

On conservait, dans un vase d'argile,
De votre honneur le dépôt incertain :
Il se fêlait ; l'âge rend plus habile :
Las aujourd'hui, ce beau vase est d'aitain !

Mais retournons au paisible hermitage,
Où notre amante, au sein des prés fleuris,
Rêve à Tancrède, et garde ses brebis.

Le dieu du jour, terminant son voyage,
Avait touché le signe du cancer,
Et descendant des plaines de l'éther,
Du grand Négus embrassait le rivage :
Égal aux nuits, dans son cours limité,
Sur l'équateur il asseyait son trône :
Quand l'écuyer de la jeune amazone,
Que vers Tancrède elle avait député,
Qui la cherchait d'asiles en asiles,
Qui la pleurait, la trouve en ce hameau,
Seule, oubliée, au pied d'un vaste ormeau,
Qui la couvrait de ses ombres tranquilles.
A ses genoux dormait un jeune agneau,
Qu'elle échauffait de ses douces caresses :
Un peu plus loin, entr'elle et son troupeau,
Veillait son chien, jaloux de ses tendresses ;
Elle attachait et mariait des fleurs,
Liait la rose au lis qui vient d'éclore ;
Sur son visage on lisait ses douleurs,
Son infortune, et l'on voyait encore

Que

Que ses beaux yeux avaient versé des pleurs.

Lorsqu'Adir vit sous cet habit rustique
Cette beauté qui naguère brillait
De tout l'éclat du luxe asiatique,
Il s'attendrit, il gémit en secret;
Et cependant sa présence, ses charmes,
A son chagrin mêlaient quelque douceur.
Mais il s'approche, et l'œil baigné de larmes,
Tombe à ses pieds, gémit, parle à son cœur,
Et la pressant de ses tendres prières,
Il la décide à quitter ces chaumières,
Où l'entouraient les ombres du malheur.

Elle se lève, et laissant la prairie,
Va retrouver, sous son toit vertueux,
Le vieux pasteur, lui fait de longs adieux,
Pleure avec lui, l'embrasse, le supplie
De conserver dans son cœur généreux,
Le souvenir de la triste Erminie.
Le bon vieillard, la famille attendrie
L'environnant, la comblant de leurs vœux,
Suivent ses pas, pleurent leur douce amie,
Et loin encor l'accompagnent des yeux.

De l'avenir quelle nuit nous sépare!
Et le matin, qui lit au front des cieux
Le sort nouveau que le soir lui prépare!

Pendant qu'Adir s'éloignait à grands pas,

Encourageant sa compagne tremblante,
Sur le chemin le démon des combats
Ouvrait alors une scène sanglante.
Il vous souvient de ce farouche Argant,
Cet ennemi d'un guerrier trop aimable,
Qu'il combattit, dont il perça le flanc:
Mais par sa chute encor plus redoutable,
Dès que Tancrède, entouré de secours,
Eut renoué la trame de ses jours,
Il défia, rappela dans l'arène
Son fier vainqueur qui, de la gloire épris,
Brûlant sur-tout de vengeance et de haine,
N'hésita pas : le rendez-vous fut pris
Loin de la ville, et du champ de carnage,
Dans des bosquets, pour un plus doux usage,
Par la nature et l'amour embellis.

L'aube tardive était douteuse encore,
Et l'orient n'enfantait pas le jour;
L'oiseau caché n'annonçait pas l'aurore,
Le chien dormait étendu dans la cour;
Baucis du jour épiait la naissance,
Son fils dormait dans les bras de l'amour:
Tout reposait, et la terre en silence,
De la lumière attendait le retour;
Alors qu'Argant, soucieux et terrible,
Au rendez-vous arriva le premier;
Bientôt après avec le jour paisible
Parut Tancrède en digne chevalier.

En se voyant, l'un et l'autre s'arrête ;
D'un regard fier parcourt son ennemi,
Porte la main sur le fer qu'il apprête,
Impatient de s'élancer sur lui.
Tancrède voit Argant fier et tranquille,
Sans bouclier affronter les hasards ;
Il prend le sien, le jette, et plus agile
Marche au combat : les yeux fixes, hagards ;
Le païen rêve, et demeure immobile.
Tel un lion frappé de quelque bruit
Dresse sa tête, attentif, il écoute,
Roule un œil sombre et sourdement rugit.
« — Quoi ! dit Tancrède, un héros me redoute ?
» A mon aspect son front change et pâlit ?
» — Lève les yeux, vil chrétien que j'abhorre,
» Et tu verras si la peur déshonore
» Le front altier d'un guerrier tel que moi.
» Je plains, hélas ! cette antique Solyme,
» De nos cités reine trop magnanime,
» Qui va tomber et mourir avec toi :
» Mais je la couvre encore de mes armes ;
» Tremble à ton tour, et t'abreuve de larmes ;
» Ton corps sanglant dans la fange traîné,
» Ta mort, ta mort, ma plus douce espérance,
» Ne suffit pas à mon cœur indigné,
» N'assouvit pas ma haine et ma vengeance ».

Comme il parlait, un spectre décharné,
Livide, affreux, devant lui se présente ;

C'était la mort : d'une voix effrayante
Elle l'appelle, elle va le saisir ;
Pour cette fois, on voit Argant pâlir ;
Argant recule, et tout son sang se glace :
Le monstre enfin paraît s'évanouir,
Et le guerrier a repris son audace.
Tancrède unit à l'intrépidité,
L'art, la souplesse, et la légéreté.
Son ennemi s'élevait comme un chêne,
Son contour vaste égalait sa hauteur ;
Et ses esprits allumés par la haine,
Dans leurs conduits bouillonnaient de vigueur.
Tancrède attaque et cède avec prudence,
Il pare, fuit, et frappe au même instant :
L'autre méprise et l'art et la défense,
Frappe, redouble, et poursuit en frappant.

Ainsi l'on voit le tigre et l'éléphant
Combattre entr'eux, s'enflammer de furie ;
L'un souple, adroit, observe, tourne, épie,
Frémit, s'élance, et revient en grondant :
Son ennemi demeure inébranlable,
Avec mépris repousse chaque effort,
Et prolongeant sa trompe formidable,
Ecarte, presse, et présente la mort.

Tel est d'Argant le féroce courage :
En vain Tancrède oppose adroitement
Le fer au fer, et l'adresse à la rage ;

Un coup rapide a fait jaillir son sang.
Argant triomphe, et le raille, et l'outrage.
Tancrède outré, veut se venger soudain :
Sur son rival il court, il s'abandonne,
Et le trompant par un art qui l'étonne,
Plonge deux fois tout l'acier dans son sein.
« Raille à présent et reçois de ma main,
» Le digne prix de ta haute vaillance ».
Argant rugit, et terrible il s'élance ;
Il le saisit, l'agite dans ses bras,
Veut l'étouffer, l'écraser sous ses pas :
Sans s'étonner, Tancrède avec souplesse
Cède, résiste, et s'alonge, et s'abaisse,
Lutte avec art, oppose un bras nerveux :
Tous deux enfin épuisés, hors d'haleine,
Entrelacés tombent ; et sur l'arène,
Vaincus, vainqueurs, se roulent furieux.

Mais aussitôt, appelant la vengeance,
Ils sont debout, et le choc recommence.
Tel le sommet d'un frêne sourcilleux,
Battu des vents, vaincu par la tempête,
Plie un moment, et plus audacieux,
Repousse l'air, et relève sa tête.
Plus de détours ; la rage les guidait ;
Le fer sanglant monte, brille, s'anime :
La Mort doutant du choix de la victime
Planait sur eux ; chaque coup qui frappait
Les ébranlait et brisait leur armure :

Ils sont couverts de débris et de sang :
Le Sarrasin en versait un torrent.
Mais tel qu'un feu privé de nourriture,
Languit, s'éteint, et périt lentement,
Tel périssait le malheureux Argant ;
Son œil se trouble, et sa main chancelante
N'adresse plus que des coups impuissans.
De son rival l'ame compatissante
Fut attendrie : « Honneur des musulmans,
» Cessons, dit-il, renonce à la victoire,
» Et sans rougir reconnais ton vainqueur :
» Je ne veux point démériter ma gloire,
» Et sans pitié jouir de ton malheur.
» — Lâche chrétien, oses-tu bien le dire ?
» Toi mon vainqueur ! frémis, Argant respire
» Et va punir ce discours insolent ».
Souvent la flamme au moment qu'elle expire
Renaît, s'anime, et brille en s'éteignant.
De ses deux mains il saisit son épée,
La souleva d'un effort si puissant,
Que du héros la défense est trompée ;
Il est frappé : le glaive est dans son flanc.
Mais vainement dans sa rage intrépide,
Ce noir païen veut porter d'autres coups ;
Sa force expire, et tout pâle, livide,
Il cède enfin, tombe sur ses genoux ;
D'une main faible à la terre s'appuie,
De l'autre encor menace son vainqueur,
Tancrède approche, et s'émeut, et lui crie :

« Noble ennemi, daigne accepter la vie,
» Conserve-toi pour la gloire et l'honneur ».
Argant se tait : il s'avance, il se traîne,
S'arme en secret, roule son œil hagard,
Et tout-à-coup le frappe d'un poignard.
Mais le héros le repousse sans peine,
Et n'écoutant ni pitié, ni remord,
Il le renverse, et dans son cœur farouche,
Plonge à la fois son épée et la mort.
Il expira le blasphème à la bouche,
Mordant la terre, agitant son poignard,
Bravant les dieux de son dernier regard.

Tancrède, alors les yeux voilés de larmes,
Le front baissé, laisse échapper ses armes;
Et pénétré de respect et d'amour,
Rend grâce au Dieu qui donne la victoire.
Mais ce guerrier périssait à son tour,
De tout son sang il achetait sa gloire.
Il craint, hélas ! par ses forces trahi,
De ne pouvoir atteindre aucun asile :
Il va pourtant d'un pas lent et débile,
Traîne un moment son corps appesanti,
Gémit, s'assied, regarde autour de lui,
Elève au ciel sa touchante prière :
L'obscurité sur ses yeux se répand;
Un dur sommeil fatigue sa paupière;
Trois fois il tombe, et trois fois s'efforçant,
Il se soulève, il cherche la lumière,

La voit, soupire, et retombe mourant.
Dans ce moment arrivait Erminie,
Avec Adir, ce bon et sage ami,
Qui lui parlait pour tromper son ennui,
Chemin faisant, de la fraîche prairie,
Du jour si pur, du calme des hameaux,
Et des bergers qui, sous d'heureux berceaux,
Coulent en paix leur innocente vie.
Mais quels objets étonnent leurs regards !
Des flots de sang, et des glaives épars !
Un musulman couvert de sa cuirasse,
Privé de vie, à leurs pieds étendu !
Son œil ouvert respire encor l'audace.
Elle s'avance, elle l'a reconnu :
« Dieux ! c'est Argant, c'est l'ennemi terrible
» De ce que j'aime : Argant ! est-il possible !
» Quels assassins ont triomphé de toi » !
Ce sang, ce corps, cette scène d'effroi,
Et la pitié, cette aimable faiblesse
Des cœurs bien nés, sur-tout de la beauté,
Tout dans son ame imprimait la tristesse.

Mais l'écuyer, de ce meurtre irrité,
De toute part cherchant l'auteur du crime,
Sur le chemin voit une autre victime,
Qu'enveloppaient les ombres de la mort :
Il court, arrive : « O ciel ! quel coup du sort !
» C'est lui, Tancrède, oui, Tancrède lui-même.
Ce cri perçant, le nom de ce qu'elle aime,

Frappe Erminie : elle vole à l'instant,
Le voit, frémit, sur lui se précipite ;
Veut lui parler, sa voix, sa bouche hésite.
Elle meurtrit son beau sein palpitant,
Voudrait pleurer, ne trouve plus de larmes ;
S'écrie enfin : « O héros plein de charmes !
» Mon cher Tancrède, écoute, entends ma voix,
» Ouvre tes yeux, ces yeux où tant de fois
» J'ai vu briller ton superbe courage ».
Elle ne put en dire davantage :
Elle pâlit, reste sans mouvement,
Soupire, et tombe aux pieds de son amant.
Le bon Adir, accablé de tristesse,
Serre ses mains, et l'appelle, et gémit,
La nomme encor : « Malheureuse princesse,
» Rassurez-vous : il n'est point mort, il vit,
» Il vit pour vous, oui, pour vous qu'il adore ».
Ces mots si doux, l'espoir plus doux encore,
Retient son ame et rappelle ses sens :
Son front glacé d'un rayon se colore,
On voit errer ses beaux yeux languissans.
« Ciel ! il vivrait ! Dieu puissant que j'im-
» plore » ! . . .
Sur ce héros, à ces mots s'inclinant,
Elle recueille, elle observe, elle aspire
L'air faible et froid sur ses lèvres errant.
« Il n'est point mort : non, Adir, il respire ;
» Oui, je le sens, grands dieux, veillez sur lui ;
» Pour le sauver, prêtez-moi votre appui » !

Elle expirait ainsi qu'un lis fragile
Se courbe et meurt accablé par les vents :
Mais rappelant sa force évanouie,
Elle renaît ; et toute à son amant,
Elle prodigue à ce héros mourant,
Remède et soins et ses vœux et sa vie.

Tancrède enfin du trépas ramené,
Cherche, regarde, autour de lui promène
Son œil confus ; son esprit étonné
D'un long sommeil croit secouer la chaîne.
« Où suis-je, hélas ! qui m'a rendu le jour?
» O mes amis ! quelle main salutaire?....
» — Vous le saurez ; c'est le ciel tutélaire,
» Répond Adir, notre zèle et l'amour :
» Mais votre état commande le silence
» Et le repos : un jour, un jour viendra
» Où votre cœur par la reconnaissance
» Pourra payer la main qui le sauva.
» — Ah ! dit Tancrède, oubliant sa blessure,
» Qu'est devenu le malheureux Argant?
» Restera-t-il privé de sépulture?
» Et des vautours sera-t-il la pâture?
» — Non, répondit Erminie à l'instant,
» Tranquillisez votre ame généreuse,
» On va chercher ce brave musulman ».
A cette voix sensible, harmonieuse,
Qui de son cœur retrouvait le chemin,
Sur cette reine il élève soudain

Ses

Ses yeux surpris : « Ciel que vois-je? il s'écrie ;
» Est-ce une erreur? Vous.... Son ame affaiblie
Ne soutint pas un effort si puissant;
Il succomba, perdit le sentiment,
En murmurant le doux nom d'Erminie.

On éloigna cet objet dangereux :
Mais de ses sens quand il reprit l'usage,
Quand son esprit que couvrait un nuage,
En eut percé le voile ténébreux,
Il se soulève, il la cherche des yeux,
Ne la voit pas, se détourne et soupire.

Bientôt après, alors que dans son cœur,
De la santé circula la chaleur,
Que la raison eut repris son empire,
Voyant Adir qui veillait près de lui;
« O toi, dit-il, mon sauveur, mon appui;
» N'ai-je pas vu, parle, je t'en conjure,
» Près de mon lit, sous ces toits indigens,
» Une beauté, l'honneur de la nature,
» L'objet des vœux des plus fiers musulmans?
» Est-ce un vain songe? Une ombre évanouie?
—» Non, dit Adir, vous ne vous trompez pas;
» C'est elle-même, oui, la belle Erminie,
» De qui l'amour vous arrache au trépas;
» Et qui pour vous a prodigué sa vie ».
Il lui raconte alors les prompts secours
Qu'il a reçu de cette tendre amante,

Ses longs malheurs, sa flamme si touchante,
Et par quels soins elle a sauvé ses jours.

Comme en hiver l'humide et tiède haleine,
D'un vent léger du midi repoussé,
Fond, amollit, sous le frein qui l'enchaîne,
L'azur d'un lac que la nuit a glacé;
A ce récit, qu'à peine il ose croire,
Ainsi Tancrède attendri jusqu'aux pleurs,
Sentit enfin que l'éclat de la gloire,
Et les lauriers donnés par la victoire,
Sont bien souvent des dons vains et trompeurs;
Que des bienfaits de la bonté céleste,
Le plus flatteur, à coup sûr le plus doux,
Est le présent d'une beauté modeste
Qui daigne vivre et s'unir avec nous.
« Je cède amour à ta douce influence,
» S'écria-t-il, et mon bonheur commence:
» Depuis long-temps j'adorais ses appas;
» Mais le devoir m'imposait le silence.
» Volons vers elle, Adir soutiens mes pas ».
Elle était là: cet objet plein de charmes
Dans l'ombre assis écoutait son amant,
Le regardait, et lui cachait ses larmes.
Il l'aperçoit, s'écrie en l'approchant,
Venez, venez, ame sublime et pure
Devant le Dieu des saints engagemens,
Le Dieu jaloux qui punit le parjure,

D'un chevalier recevoir les sermens.
Après ces mots, plein d'ardeur, mais débile,
Traînant ses pas, sur Adir s'appuyant,
Il l'a conduit sur ce côteau riant,
Où l'air, le fleuve, une plaine fertile
Développaient un tableau ravissant.
« Au nom du Dieu qu'adore ma patrie,
» Dit le héros, en élevant la main,
» Et par l'honneur, imprimé dans mon sein,
» Je jure aux pieds de la belle Erminie,
» Devant Adir, son fidèle écuyer,
» De la servir, de lui vouer ma vie,
» Et de mourir son digne chevalier.
» Je jure encor par mon ame immortelle,
» Si d'un regard vous flattez mes projets,
» Qu'à nos autels le nœud le plus fidèle,
» Un doux hymen unira pour jamais
» L'heureux Tancrède à vos divins attraits ».
Lors à genoux, les yeux fixés sur elle,
Tenant sa main qu'il pressait sur son cœur,
Il attendit l'arrêt de son bonheur.

A ce discours, de l'aimable Erminie
Quel fut le trouble et le saisissement !
Elle doutait, et son ame ravie
D'un songe heureux craignait l'enchantement.
Enfin voilant son front de modestie,
Elle sourit, accepte le serment,
Et pour jamais abjurant sa patrie,
Au camp Latin elle suit son amant.

Avec transport elle y fut accueillie :
Bouillon loua sa constance et ses soins ;
L'hymen signa le bonheur de leur vie,
Et les amours servirent de témoins.

Le bon Adir, rayonnant d'allégresse,
De biens comblé, fut heureux à son tour ;
Et même on dit qu'en voyant leur tendresse,
Il eut encor des souvenirs d'amour.

Fin du troisième et dernier Chant.

L'AMOUR
A ANNETTE.

Annette, tu fus mon ouvrage,
Car sitôt que tu vis le jour,
Je m'en allai sur le rivage
D'un clair ruisseau du voisinage
Te baptiser au nom d'amour.
Je préférai pour ta marraine,
Malgré Vénus et ses projets,
La déesse qui, dans Athène,
Nous donna l'arbre de la paix,
Minerve te nomma Thalie;
Ce nom de Muse, a-t-elle dit,
Lui conviendra, je le parie,
Car elle aura beaucoup d'esprit,
Avec autant de modestie.
A ce beau nom, moi j'ajoutai
Celui d'une simple bergère,
Depuis si souvent répété
Par tous les échos de Cythère.
Déjà de loin je prévoyais
Qu'un jour Annette à sa quinzaine
D'une Nymphe aurait les attraits,
Et tout l'esprit de sa marraine.

Répondez donc à votre tour
A nos vœux, à votre baptême;
Et dédaignant tout sot système,
Cultivez Minerve et l'Amour.

ÉPILOGUE.

C'est par ces vers que dans ma solitude,
Libre de soins, j'amusais mes loisirs :
Besoin du sage, aimable et douce étude,
Heureux celui qui connaît tes plaisirs !
Oui c'est par toi que mon ame inquiète
Trouvait la paix dans mon humble séjour,
Se consolait des sottises du jour,
Des trahisons d'une adroite coquette,
Et des grands airs de nos messieurs de cour.
Puisse durer cet état si tranquille,
Jusqu'au moment où le vieillard agile
Qui, dans ses jeux, dévore l'univers,
Aura jetté sur ma tête débile
Le poids glacé de quatre-vingts hivers.
Puissé-je alors, descendant vers la barque,
Sans regretter le songe d'un moment,
Sans m'effrayer des ciseaux de la Parque,
Comme un beau jour m'éteindre doucement.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

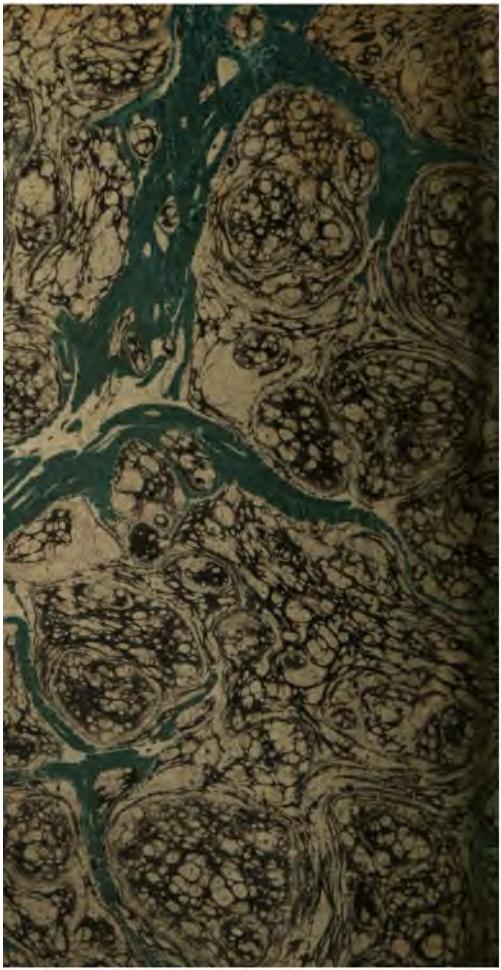
TABLE
DES ARTICLES

Contenus dans ce Troisième et dernier Volume.

Lettre à mon Imprimeur.	Page j
Le Déjeûner, Conte.	1
Le Repentir, Conte.	6
La Présence d'Esprit, Conte.	8
La Reconnaissance, Conte.	11
Les Glisseuses, Conte.	14
La Fausse Peur, Conte.	18
La dévotion Italienne, Conte.	23
L'Aumone, Conte.	25
Tout se découvre, Conte Oriental.	29
La Vie de Charles Michault.	42
A Madame de P. en lui envoyant la Vie de Michault.	57
Le Troubadour, Conte.	58
PIÈCES FUGITIVES.	
*Les Soupers de Paris, à Madame De***.*	75

*Envoi à Madame De***.* 80
Épître à Églé, qui avait reproché à l'Auteur de n'être pas toujours raisonnable. 82
A Madame A. L. J. 87
Vers à Zulmé. 89
Épître à M. le Duc de C.... 90
A Madame D.... sur l'Amour. 92
Épître à Madame De.... 93
*Épître écrite de la Campagne, à M, de M***, Maître des Requêtes.* 98
Les Cinq Périodes de la Vie d'Églé. 103
*A Madame la Comtesse de R***, le jour de son Mariage.* 104
*A Madame De***.* 106
*A Madame De***.* 107
A Délie. 108
Invocation à la Fortune, 109
Prière à la Parque. 111
A Délie au jour de l'An, ibid.
Billet à la Même. 112
A la Même. 113
A la Même au jour de l'An, 114

*A Madame De***, qui vantait les douceurs de l'Oisiveté.* 117
*Épître à M. de P***.* 118
Les Aveux à Zélis. 120
ERMINIE, Poëme en Trois Chants. 123
Chant Premier. 127
Chant Second. 147
Chant Troisième. 166
L'Amour à Annette. 185
Epilogue. 187

Fin de la Table des Articles du troisième et dernier Volume.

59591000